



*Zeitzeugen*  
*Témoins de l'époque*



VILLE DE HEM



Deutsch-Französischer Partnerschaftsverein  
Wiehl-Hem  
Hauptstraße 41  
51674 Wiehl

Ansprechpartnerin  
1. Vorsitzende  
Marianne Stitz  
Telefon +49 (0) 2262-9555

Wir danken herzlich für die Übersetzungshilfen:

Frau Klockow  
Ehepaar Grimault  
Herrn Karl-Friedrich Bubenzer  
Herrn Dieter Klaas



## Vorwort des Wiehler Bürgermeisters

Vor 60 Jahren kehrte der Krieg dorthin zurück, wo er entfesselt worden war. Die Deutschen traf der Hass, den Hitlers Wahn gesät hatte. Als am 8. Mai 1945 die Waffen endlich schwiegen, waren mehr als 7 Mio. Deutsche tot. Weltweit waren mehr als 50 Mio. Opfer zu beklagen.

Was damals unvorstellbar war, ist heute Realität: ein vereinigtes Europa ist Garant dafür – so hoffen wir alle – dass diese dunklen Kapitel der Geschichte sich nicht wiederholen.

Die engen, freundschaftlichen Beziehungen zwischen Wiehl und Hem ermöglichen es, dass Zeugen des mörderischen Geschehens von damals, heute ihre Erlebnisse ohne gegenseitige Schuldzuweisungen aufzeichnen und sie gemeinsam weitergeben können an die nachfolgenden Generationen.

Es darf nicht sein, dass mit den Augenzeugen das Bewusstsein dessen schwindet, was Menschen zu tun imstande sind. Aber auch dessen, was die ältere Generation zu leisten imstande war.

Die enge Freundschaft zwischen den Bürgern Hems und Wiehls ist der sichtbare Lohn dafür, dass die Überlebenden nach 1945 den Neuanfang gewagt haben.

**Werner Becker-Blonigen**

Il y a 60 ans, la guerre est revenue là où elle avait été déclenchée.

La haine des victimes semée par la folie hitlérienne est retombée sur les Allemands. Quand, le 8 mai 1945, les armes se sont tues enfin, le bilan était terrible: Plus de 7 millions de morts allemands, plus de 50 millions de victimes dans le monde entier!

Ce qui était, à cette époque-là, inimaginable, est toutefois devenue réalité: une Europe unie s'est formée qui garantira – tel est notre espoir – que ce chapitre funeste de l'histoire ne se rouvrira plus jamais.

Les étroits rapports amicaux qui se sont noués entre les villes de Wiehl et de Hem rendent possibles que les témoins des événements sanglants de hier peuvent échanger aujourd'hui leurs expériences et les faire connaître aux générations à venir sans s'accabler de reproches mutuels.

La conscience de ce que l'homme est capable de faire, le mal et le bien, ne doivent pas disparaître avec ceux qui l'ont vécu.

L'amitié étroite entre les habitants de Hem et de Wiehl est la preuve visible du renouveau que les survivants de la guerre ont osé faire après 1945.

**Werner Becker-Blonigen**

### Nie wieder!

Diese Aussage klingt wie ein Slogan und besitzt dennoch einen viel tiefer gehenden Sinn. Es geht nicht nur darum, die Rückkehr der Barbarei zu verhindern, die unseren Staat und unsere Bürger zur Beute des Egoismus, des Nationalismus und der Ablehnung alles Fremden über Jahrzehnte gemacht hat.

„Nie wieder“ klingt wie ein täglicher Aufruf zum Zusammenschluss der Männer und Frauen in Frankreich und Deutschland, um kommenden Generationen eine bessere Zukunft zu bieten. Zahlreich sind diejenigen in unseren beiden Ländern, die während des zweiten Weltkriegs dauerhafte Verletzungen ihrer Herzen, ihrer Seele und ihrer Körper davongetragen haben; die Berichte der Hemer Zeugen dokumentieren dies.

Wer konnte vor 60 Jahren, am Ende des schrecklichsten Konflikts, den unser Kontinent jemals erlebt hat, glauben, dass das Wunder des europäischen Zusammenschlusses funktionieren würde und über lange Zeit Friede, Freiheit und Wohlstand garantieren könnte?

Dieses Wunder ist geschehen. Ich überlasse es jedem einzelnen festzustellen, wie hoch der Anteil des Zufalls und der Vorsehung war. Jeder wird aber unschwer erkennen, dass dieses Wunder auch das Werk von Menschen war, die ein neues Blatt unserer Geschichte mit Nachdruck öffnen wollten: das Haus Europa, ein gemeinsames Unternehmen, das angeführt wurde auf beiden Seiten des Rheins durch Deutschland und Frankreich.

In einer Zeit, wo Zweifel an der Richtigkeit des europäischen Weges aufkommen, sollten wir uns in Erinnerung rufen, was die Vereinigung Europas unseren Völkern gegeben hat. Und hüten wir uns davor, zu glauben, man solle die Konstruktion eines vereinten Europa in Frage stellen. Stehen wir zusammen, vor allem die Jüngeren unter uns, entwerfen wir ein lebensfähiges Europa, dessen Konzept den Herausforderungen der Entwicklung, der Erneuerung und der Solidarität entspricht, die auf uns und unsere Kinder in den nächsten Jahren zukommen werden. Der Frieden ist unser höchstes Gut, er ist das Kapital unserer gemeinsamen Unternehmung Europa und unser aller Angelegenheit.

Francis Vercamer

### Plus jamais ca!

Cette phrase qui résonne un slogan et pourtant est en elle-même porteuse de bien plus de sens. Elle n'est pas que le refus du retour à la barbarie qui a emporté nos pays et nos peuple en proie à l'égoïsme, aux nationalismes et au rejet de l'Autre. Il y a des dé. Ils résonne comme une injonction à réunir, chaque jour, autour d'un projet commun, les femmes et les hommes de France et d'Allemagne déterminés à offrir aux futures générations un avenir meilleur!

Nombreux sont celles et ceux qui, dans nos deux pays pendant la seconde guerre mondiale, ont été blessé durablement dans leur cœur, leur âme et leur char.: les témoignages qu'ont bien voulu nous livrer ici quelques Hémois en attestent. Qui pouvait croire, il y a cinquante ans, au sortir du conflit le plus effroyable que notre continent ait jamais connu, que le miracle européen s'opérait, garantissant pour longtemps paix, progrès et prospérité. Le miracle a eu lieu, et je laisse à chacun le soin de déterminer quelle auront été les parts du hasard et de la providence. Mais chacun pourra aisément reconnaître qu'il a aussi été l'œuvre d'hommes décidés à ouvrir une nouvelle page de notre histoire, celle de la construction européenne: une page commune qui s'écrit d'abord, de part et d'autre Rhin, à deux mains. A l'heure où celle-ci vit des heures de doute, rappelons nous donc ce que l'Europe unie a apporté à nos peuple, et gardons nous bien de croire que la construction européenne ne peut connaître de remise en cause. Mobilisons nous, en particulier les plus jeunes d'entre nous, pour inventer et faire vivre une Europe dont le projet refondé répondra aux enjeux de développement, d'innovation et de solidarité qui se pose à nous et à nos enfants, pour les quarante années qui viennent. La paix est notre bien le plus précieux elle est l'écrin de nos projets communs et notre affaire à tous.

Francis Vercamer

## Vorwort des Partnerschaftsvereins

Der 8. Mai 1945 ist ein Datum von entscheidender historischer Bedeutung in Europa.

Wir, die wir das Ende des Zweiten Weltkriegs bewusst erlebt haben, denken an ganz persönliche Erfahrungen und Erlebnisse zurück, die unser Leben völlig verändert haben. Die meisten von uns waren Kinder oder junge Menschen, die sich nicht schuldig fühlen oder gar schuldig bekennen müssen, aber unsere Vorfahren haben uns ein schweres Erbe hinterlassen.

Jetzt, 60 Jahre nach Ende des Infernos, bleibt uns Alten nicht mehr viel Zeit, der Jugend zu erklären, warum es lebenswichtig ist, die Erinnerung wach zu halten. Wir haben aus unserer eigenen Geschichte gelernt, wozu der Mensch fähig ist. Deshalb dürfen wir uns nicht darauf verlassen, dass so etwas nie wieder geschehen kann, weil wir Menschen anders oder besser geworden sind.

Die Jungen sind nicht verantwortlich für das, was damals geschah. Aber sie sind verantwortlich für das, was in der Zukunft geschehen kann.

Mit diesen Zeitzeugenberichten wollen wir ihnen helfen, aus unserer Erfahrung zu lernen, sich auf geschichtliche Wahrheiten einzustellen und ihnen zu begegnen. Diese Berichte zusammen mit unseren Hemer Freunden veröffentlichen zu können, macht Mut, an ein friedliches Europa auf Dauer zu glauben. Dass mehr als 60 Millionen Menschen dafür ihr Leben opfern mussten, sollten wir nie vergessen.

„Wer vor der Vergangenheit die Augen schließt, wird blind für die Gegenwart. Erinnern, heißt, eines Geschehens so ehrlich und rein zu gedenken, dass es zu einem Teil des eigenen Inneren wird“ sagte der damalige Bundespräsident Richard v. Weizsäcker in seiner Rede zum 40. Jahrestag des Kriegsendes.

Marianne Stitz, Vorsitzende des Partnerschaftsvereins

Le 8 mai 1945 constitue une date importante et décisive dans l'histoire de l'Europe. Nous, qui avons vécu la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, nous nous rappelons les expériences et événements qui ont profondément changé nos vies. La plupart de nous étaient alors enfants ou adolescents qui, par conséquent, ne se sentent ni coupable ni en état de plaider coupable, mais sous le poids d'un héritage pénible laissé par leurs ancêtres. Aujourd'hui, 60 ans après la fin de « enfer », il ne nous reste, à notre âge que peu de temps pour expliquer aux jeunes pourquoi il est essentiel de garder vivants les souvenirs du passé.

Nous avons appris par notre propre histoire ce que l'homme est capable de faire. Même la supposition d'un changement profond ou d'une supériorité morale de notre génération ne garantit pas que de tels événements ne se répéteront jamais.

Il est vrai que les jeunes ne sont pas responsables de ce qui s'est passé à cette époque – la. Mais ils seront responsables de leur propre avenir. Ces témoignages de l'époque que nous y présentons pourront peut-être contribuer à mieux comprendre les « leçons » de notre expérience, à envisager et à faire face aux réalités historiques.

Ces témoignages que nous publions avec nos amis hémois peuvent nous encourager à croire au développement d'une Europe pacifique et stable. Il ne faut jamais oublier que plus de 60 millions d'hommes ont dû donner leurs vies pour ce but.

Dans son discours prononcé lors du quarantième anniversaire de la fin de la guerre, Richard von Weizsäcker, l'ancien président de la RFA, a dit: « Celui qui ferme les yeux sur le passé devient aveugle pour le présent. Se souvenir veut dire se rappeler les événements de façon si sincère et si pure qu'ils deviennent une partie intégrale de notre mémoire. »

Marianne Stitz, Vorsitzende des Partnerschaftsvereins



*Zeitzeugen*  
*Témoins de l'époque*



VILLE DE HEM

Wie ein Sechzehnjähriger die letzte Phase des Dritten Reiches erlebte

Von der Schanzarbeit an der Westfront im November 1944 nach Hause zurückgekehrt (wir waren als Angehörige der Lehrerbildungsanstalt Trier nach den großen Sommerferien an der luxemburgischen Grenze und im Hunsrück im Einsatz gewesen), erhielt ich noch vor Weihnachten den Einberufungsbefehl für den RAD (Reichsarbeitsdienst). Es war eine abenteuerliche Fahrt von Oberderschlag – Olpe – Finnentrop bis Camberg (Nassau), wo ich mich Anfang Januar 1945 zu stellen hatte.

Das Glück war mir hold: ich wurde der RAD - Abteilung Hof (Westerwald) zugewiesen, was bei mir die Hoffnung weckte, im „Ernstfall“ schnell wieder zu Hause sein zu können.

Allerdings sah der „Ernstfall“ so aus, dass nach dreimonatiger militärischer Grundausbildung (den Spaten haben wir gar nicht kennen gelernt!) die Amerikaner aus ihrem Brückenkopf bei Remagen nach Osten vorzustoßen begannen.

Für uns hatte das die Konsequenz, dass wir Hals über Kopf das Lager räumen und uns auf einen langen Marsch Richtung Ziegenhain einstellen mussten.

Vollgepackt mit den „Schätzen“ der Kleider- und Waffenkammer, zogen die 250 Mann der Abteilung wie die Maultiere durch die abendliche und nächtliche Landschaft, müder und müder werdend, stundenweise Ruhe findend in Scheunen und Schulen (vorwiegend am Tage wegen der Angst vor Tieffliegern).

Auf diesem Marsch, dessen Route wir total aus dem Blick verloren hatten, verkleinerte sich unsere Abteilung auf merkwürdige Weise, und von den Feldmeistern und Unterführern war nach ein paar Tagen auch nichts mehr zu sehen.

Mit ein paar Kameraden verdrückte ich mich dann auch eines Nachts ins Gebüsch, wir entledigten uns allen Ballastes und landeten irgendwann, irgendwie in den weiten Wäldern Nordhessen: ziellos, richtungslos, hilflos, feindliche Flugzeuge über uns, gelegentlicher Gefechtslärm aus den unterschiedlichsten Richtungen!

Bis wir zufällig auf eine ebenfalls herumirrende Gestalt aufmerksam wurden und uns ihr vorsichtig näherten. Es war ein „getürmter“ Fallschirmjäger, der auf dem Wege in seine Heimatstadt Zella-Mehlis war. Er forderte uns auf, mit ihm zu kommen, denn nach Westen zu gehen sei sinnlos, weil sich die Amis auf dem Vormarsch befänden und das Ruhrgebiet eingekesselt sei.

Außer mir konnte sich keiner entschließen – und so trennten sich unsere Wege. Ich vertraute mich dem „erfahrenen“ Karl H. an und marschierte mit ihm in eine ungewisse Zukunft. Unser Wegweiser war ein kleiner, simpler Kirmes-Kompass; Essen erbettelten wir uns auf abseits gelegenen Bauernhöfen, und wir schliefen unter einer

Les derniers moments du troisième Reich, vu par un jeune de 16 ans

A peine rentré à la maison des travaux de retranchement au front Ouest en novembre 1944 (en tant que membres de l'établissement de formation d'instituteurs de Trier nous avons été envoyés à la frontière luxembourgeoise et au Hunsrück après les grandes vacances), je reçus avant Noël mon appel de mobilisation au RAD (service du travail du Reich).

C'était un trajet aventureux de Oberderschlag à Camberg (Nassau) en passant par Olpe et Finnentrop. Je devais m'y présenter début janvier 1945.

La chance était avec moi : j'étais affecté à la division du RAD à Hof (Westerwald), ce qui me donnait l'espoir de pouvoir rentrer rapidement à la maison „au cas où les choses deviendraient graves“.

Les choses „deviendraient graves“ lorsqu'après trois mois de formation militaire (nous n'avions toujours pas fait connaissance avec la bêche !), les Américains commencèrent à avancer de leur tête de pont à Remagen vers l'Est.

Pour nous cela signifiait que nous devions déménager les camps d'un moment à l'autre et nous préparer à une marche harassante en direction de Ziegenhain. Chargés comme des mulets des „trésors“ du magasin d'habillement et de l'armurerie, 250 hommes partirent dans la campagne au crépuscule, puis marchèrent toute la nuit, de plus en plus fatigués, cherchant quelques heures de repos furtif dans une grange ou dans une école (plus pendant la journée, de peur d'être découverts par les vols de reconnaissance). Pendant cette marche où nous avons perdu toute orientation, notre troupe s'amenuisait de façon étrange et au bout de quelques jours on ne vit plus trace des encadreurs.

Avec quelques camarades nous nous sommes cachés une nuit dans les buissons, nous sommes débarrassés de nos fardeaux et sommes attéris, Dieu seul sait quand et comment, dans les vastes forêts du Nordhessen: sans but, sans orientation, incapables de se tirer d'affaire, au dessus de nous des avions ennemis et de temps à autres des échos de combat venant de différentes directions!

Jusqu'au jour où sommes tombés par hasard sur un étrange personnage et nous en sommes approchés prudemment. C'était un parachutiste déserteur en route pour sa ville natale Zella-Mehlis. Il nous invita à le suivre, car marcher vers l'Ouest n'avait aucun sens puisque les Américains y étaient et puisque la région de la Ruhr était encerclée. Hormis moi, personne ne parvenait à se décider. Nous nous séparions donc.

Decke, die ich Gott sei Dank nicht weggeworfen hatte, in den Aprilmächten des Jahres 1945 eine verdammt kalte Angelegenheit!

In einem riesigen, offenen Laubwaldgebiet näherten wir uns einer Straße, die wir unbedingt überqueren mussten, weil es unser Kompass so verlangte. Mir war aber nicht geheuer, denn Motorengeräusche und menschliche Stimmen drangen von der Straße her zu uns, die wir uns hinter dicken Bäumen verschanzt hatten, herüber. „Es hilft nichts“, sagte Karl, „wir müssen es versuchen“. Nach endlosem Ausharren hatten wir das Gefühl, dass die Luft rein sein könnte; wir pirschten uns vorsichtig an den Rand der Straße heran – eine lange Gerade, die links von uns eine Biegung nach links machte. „Los“, rief Karl und sprang die Böschung hinab, ich hinter ihm her, über die Straße in ein etwas tiefer gelegenes Wiesenband hinein, als plötzlich Stimmen hinter mir für eine Sekunde einen lähmenden Schlag versetzte.

„Stopp, Stopp“, und gleichzeitig zischten die „blauen Bohnen“ an mir vorbei!

Denken war jetzt nicht mehr möglich, mit aller Kraft nahm ich „meine Beine in die Hand“ und stürmte den leicht ansteigenden, etwas dichter werdenden Waldabhang hinauf und warf mich, total ausgelaugt und völlig am Ende, neben Karl im sicheren Gebüsch auf den Boden.

„Mein lieber Mann“, tröstete Karl, „da haben wir aber Schwein gehabt, weiter!“

Irgendwann erreichten wir im Morgengrauen die Werra und mussten feststellen, dass die Eisenbahnbrücke schon gesprengt war. Über die im Wasser liegenden Stahlträger und Schienen balancierten wir uns auf die andere Seite und atmeten erst mal kräftig durch, denn wir hatten die Amis ja hinter uns gelassen.

Karl, der sich hier gut auskannte, meinte, es könne sein, dass von Walsungen aus noch Zugverkehr nach Zella-Mehlis funktioniere. Unbehelligt bestiegen wir ein Abteil und ließen uns todmüde und kaputt in die Polstersitze fallen – sicher und geborgen, wie wir uns fühlten.

Bis Zella-Mehlis gab es auch tatsächlich keine Probleme, keine Kontrollen; als wir uns aber auf dem überfüllten Bahnhof dem Ausgang näherten, tippten uns zwei „Ledermäntel“ von hinten auf die Schulter und erkundigten sich nach unseren Papieren. Diesen Schreck in der Morgenstunde werde ich nie vergessen!

Keine Ausweise – nichts! Karl übernahm das Kommando, redete auf die Männer ein, man sei von der Truppe abgekommen, wolle sich aber hier wieder stellen, er habe vor, seine Eltern kurz aufzusuchen, die in der Hochwaldstraße 6 lebten.

Erstaunlicherweise ließen sich die Beamten auf die Geschichte ein – mir war das Herz tief in die Hose gefallen, weil ich mir plötzlich der Konsequenzen bewusst wurde:

Je confiais mon sort à Karl H., „l'homme d'expérience“ et nous partimes ensemble vers un avenir incertain. Notre guide était un simple compas gagné à une kermès. Nous mendions notre pitance dans des fermes isolées et dormions sous une couverture que, Dieu merci, j'avais eu la présence d'esprit de ne pas jeter car les nuits d'avril de cette année 1945 étaient encore diablement froides.

Dans une immense forêt d'arbres à feuilles caduques nous atterîmes sur une route qu'il nous fallait absolument traverser puisque le compas l'exigeait ! Je n'étais pas très fier car nous entendions le bruit des moteurs et des voix de la route qui résonnaient jusque derrière les arbres où nous nous étions cachés. „Rien à faire“, dit Karl, „nous devons essayer“. Après un long moment d'angoisse, nous avions l'impression que la voie était libre; nous nous avançons prudemment vers le bord de la route, une grande ligne droite qui tournait un peu sur la gauche après nous.

„Aller, on y va“ cria Karl et descendit en courant le fossé vers la route et moi derrière, traversant la route et arrivant juste sur l'accotement un peu plus bas alors qu'une voix éclata tout à coup, me paralysant une seconde: „Stop, Stop“ Les balles sifflaient autour de moi!

Incapable de réfléchir, je rassemblais mes forces pour filer de toute la vitesse de mes jambes vers le côteau plus boisé que nous surmontions et pour m'écrouler à bout de souffle à côté de Karl, à l'abri des buissons.

„Mince alors“ me consola Karl, „quel pot on a eu! Allez viens, il faut continuer!“

Plus tard vers le matin nous arrivions au bord de la Werra et devions constater que le pont de chemin de fer avait déjà été dynamité. Au dessus de l'eau restaient les traverses et les rails et comme des funambules, nous parvinmes sur l'autre rive, soulagés d'avoir laissé les „amis“ de l'autre côté. Karl qui connaissait le coin, pensait qu'il était possible que les trains circulent encore de Walsungen à Zella-Mehlis. Et en effet, nous pûmes même trouver sans autre encombre un compartiment où nous nous écroulâmes d'épuisement, enfin en sécurité.

Jusqu'à Zella-Mehlis il ne survint aucun problème, pas de contrôle, rien! Mais, alors que nous nous dirigeons sur le quai surpeuplé en direction de la sortie, deux hommes en manteau de cuir nous accostèrent en demandant nos papiers. Je n'oublierai jamais ce moment de frayeur, de bon matin! Pas de pièces d'identité, rien ! Karl prit la parole et raconta aux hommes que nous avions perdu notre troupe que nous essayions de rejoindre et que nous voulions d'abord passer chez ses parents qui habitaient dans la rue Hochwald no. 6. A ma surprise les policiers avalèrent la couleuvre et nous accompagnèrent chez les parents de Karl pour vérifier la véracité de ses dires. Je

Fahnenflucht! Sie begleiteten uns zum Haus von Karls Eltern, um die Richtigkeit der Aussagen zu überprüfen.

Als sie sich an Ort und Stelle überzeugt hatten, forderten sie uns ultimativ auf, uns am Nachmittag in der Stadtkommandantur zu melden. Zunächst waren wir jedenfalls mal gerettet, und Karl sagte: "Nicht die Ruhe verlieren, zuerst was essen, ein paar andere Klamotten besorgen und dann sehen wir weiter."

Karls Eltern waren glücklich, ihren Sohn wiederzusehen und versorgten uns, so gut es ging. Nach dem Mittagessen rückte die „Stunde der Wahrheit“ näher, und wir machten uns auf den Weg in die Stadt. Vorsichtig näherten wir uns dem Rathaus mit der Stadtkommandantur und stellten mit weitaufgerissenen Augen fest, dass man dort bereits Akten, Mobiliar und anderes Inventar auf wartende Lastwagen verlud und Anstalten machte, das Weite zu suchen. Für Karl war das ein sicheres Indiz dafür, dass „die große Zeit“ in Zella-Mehlis zu Ende ging und wir keine Veranlassung mehr hätten, uns „aufzudrängen!“

Noch am späten Nachmittag ertönten alle Sirenen der Stadt und verkündeten akuten Feindalarm. Am nächsten Tag rückten amerikanische Einheiten mit Panzern in Zella-Mehlis ein. Der Spuk hatte endgültig ein Ende, und wir waren einem möglicherweise verhängnisvollem Schicksal entronnen. „Kettenhunde“ und Erschießungskommandos machten in diesen Tagen und Wochen reiche Beute.

Als das Gerücht aufkam, die Sowjets würden dieses Gebiet Thüringens übernehmen, habe ich mich nach dem 8. Mai 1945 zu einem mehrwöchigen Rückmarsch in die Heimat aufgemacht - eine andere spannende Geschichte in einer chaotischen Zeit der „Völkerwanderung“, die hier den Rahmen sprengen würde. Am Pfingstsonntag 1945 erreichte ich - gerade 17 Jahre alt geworden - mein Elternhaus in der Klosterstraße 50 in Derschlag, wo eine glückliche Mutter, die seit Januar kein Lebenszeichen von mir erhalten hatte, einen ebenso glücklichen Sohn in ihre Arme schließen konnte!

Der Familie Hengelhaupt in Zella-Mehlis bin ich bis zum heutigen Tage von Herzen dankbar.

**Zeitzeuge Herbert Heidtmann**

m'étais presque fait dans la culotte, car j'avais pris conscience d'avoir déserté!

Après s'être convaincus sur place, ils nous ordonnèrent impérativement de nous présenter l'après-midi à la kommandantur municipale. Pour l'instant nous étions sauvés et Karl déclara „Ne perdons pas le calme, d'abord on mange un morceau, après on trouvera des habits et après, on verra“.

Les parents de Karl étaient heureux de revoir leur fils et nous soignèrent du mieux qu'ils purent le faire. Après le repas approcha "l'heure de vérité" et nous dûmes nous mettre en route vers la ville. Nous nous approchâmes prudemment de la kommandantur locale et constatâmes à notre ébaissement qu'on déménageait les dossiers, le mobilier et tout l'inventaire sur des camions et qu'on prenait la fuite. C'était pour Karl un signe indubitable que la belle époque de Zella-Mehlis touchait à sa fin et que nous n'avions pu aucune raison „d'offrir nos services“. Dès l'après-midi, les sirènes se mirent à retentir et annoncèrent l'approche imminente de l'ennemi. Le lendemain les troupes américaines entraient à Zella-Mehlis avec leurs chars d'assaut. L'angoisse finissait enfin et nous avions échappé à un sort qui aurait pu très mal tourner.

Les chiens de pistage et les commandos d'exécution firent un gros tableau de chasse dans les jours qui suivirent!

Lorsque des rumeurs se mirent à courir que la région de Thüringen devrait être reprise par les russes, je me mis en route, après le 8 mai 1945 pour une marche de plusieurs semaines pour rentrer à la maison. Le 16.04.1945 - je venais d'avoir 17 ans - j'arrivais le samedi précédant la Pentecôte et ma mère qui n'avait pas de nouvelles depuis janvier put enfin, heureuse, me serrer dans ses bras.

Je demeure aujourd'hui encore reconnaissant à la famille Hengelhaupt à Zella-Mehlis.

**Témoin de l'époque, Herbert Heidtmann**

## Erinnerungen des Kindes Dieter Fuchs

## Souvenirs d'enfance de Dieter Fuchs

Wir – die Eltern, meine 1936 geborene Schwester und ich (Jahrgang 1933) – wohnten in einem um die Jahrhundertwende gebauten, mehrstöckigen Miethaus in Haan, einer kleinen Stadt, die ziemlich genau zwischen Köln, Düsseldorf, Wuppertal, Solingen, Remscheidt und dem westlichen Ruhrgebiet liegt. Mein Vater war seit 1940 Soldat. Bei Luftangriffen war unsere einzige Zuflucht der nach außen nur durch eine Holztür abgeschirmte Keller.

Daran, dass wir fast jede Nacht Luftalarm hörten, weil eine der genannten Großstädte Ziel von Luftangriffen war, hatten wir uns seit Jahren gewöhnt, wenn auch meine Mutter ihren verschlafenen Sohn nur mit großen Schwierigkeiten dazu bewegen konnte, sein Bett – oft mehrmals – zu verlassen und mit dem nötigsten Gepäck in den Keller zu eilen. Meine Schwester war ängstlicher und rannte schon ohne Aufforderung nach unten. Im spärlich beleuchteten Keller warteten wir auf den Abzug der dröhnenden Bomberverbände. Allerdings konnten wir nicht unterscheiden, ob das ohrenbetäubende Geräusch draußen von Bomben oder Fliegerabwehrkanonen (Flak) erzeugt wurde. Gezittert haben wir jede Nacht.

Gegen Ende 1944 hatte sich bei mir die Wut auf die nächtlichen Störer so verstärkt, dass ich mit einem mutigen alten Hausbewohner vom Hof aus das Scheinwerferspektakel am Himmel verfolgte und, wenn ein „feindlicher“ Flieger, im Knotenpunkt mehrerer Strahlen erfasst, abgeschossen wurde, in Triumphgeheul ausbrach. Erst in späteren Jahren habe ich so richtig begriffen, dass ich damit über das Töten von Menschen jubelte.

Im Dezember 1944 – Aachen war schon besetzt – fuhren wir zu den Großeltern nach Bergisch Gladbach. Wegen des absehbaren Kriegsendes wollten diese uns nicht wieder nach Haan zurückkehren lassen. Als meine Mutter uns daraufhin vorschriftsmäßig in Haan abmeldete, wurden sofort zwei in Düsseldorf ausgebombte Frauen mit zwei Kindern in unsere Wohnung eingewiesen.

Am 1. Januar 1945 erreichte uns ein Telegramm: „Haus zerstört. Die beiden Frauen tot. Die Kinder leben.“ Wie wir später erfuhren, hatten dies drei in den Hof gefallene Luftminen bewirkt. Die Kinder hatten unter einem schräg gerutschten Stück Kellermauer überlebt.

Von Bergisch Gladbach aus konnten wir die Rheinebene überblicken und das schaurige Spektakel der immer wieder brennenden Stadt Köln beobachten. Bei klarem Wetter war die Erkenntnis bedrückend, dass alliierte Bomberverbände ungestört über uns hinwegziehen, und dass leichtere Flugzeuge Jagd auf einzelne Objekte und Personen machen konnten. Das löste auch bei uns Angst aus, wenn wir das Haus verließen.

Mes parents, ma sœur (née en 1936) et moi-même (né en 1933) habitons dans un immeuble à Haan, petite ville située entre Cologne, Düsseldorf, Wuppertal, Solingen, Remscheidt et la partie ouest de la région industrielle de la Ruhr. Mon père est soldat depuis 1940. Le seul refuge que nous avons pendant les bombardements, est la cave, protégée de l'extérieur par une porte en bois.

Depuis des années, nous sommes habitués à entendre chaque nuit l'alarme aérienne, car une des grandes villes mentionnées ci-dessus, est alors la cible des bombardements. Ma mère a bien du mal à sortir du lit son fils endormi pour aller se réfugier dans la cave, et prendre au vol le sac rempli de quelques biens. Ma sœur plus peureuse file à la cave. Tassés dans le noir, nous attendons la fin des bombardements. Cependant dans ce bruit infernal nous ne pouvons faire la différence entre les bombes et la D.C.A. (défense contre avions). En tout cas, nous tremblons, toutes les nuits, de peur.

Vers la fin de l'année 1944, j'étais tellement furieux à cause des ces bombardements nocturnes, que je décide avec un vieux voisin d'observer de la cour de l'immeuble le ciel pendant les combats. Et je crie de joie quand un avion ennemi est touché. Ce n'est que quelques années plus tard que je comprends que je me réjouissais alors de la mort d'êtres humains.

En décembre 44, alors que Aix-la-Chapelle est déjà occupée, nous partons chez mes grands-parents à Bergisch-Gladbach. Voyant la fin de la guerre arrivée, ceux-ci ne veulent pas nous laisser repartir à Haan. Comme ma mère avait déclaré notre changement d'habitation aux autorités, deux femmes de Düsseldorf sans logis à cause d'un bombardement sont installées avec leur enfant dans notre appartement. Le premier janvier 1945 nous recevons un télégramme: « maison détruite, les deux femmes mortes, les deux enfants en vie. » Trois mines tombées dans la cour de l'immeuble avaient causé les dégâts. Les deux enfants protégés par un pan de mur de la cave survivent.

Sur les hauteurs de Bergisch Gladbach, la plaine du Rhin s'étend devant nos yeux et nous observons à plusieurs reprises le spectacle désolant de Cologne en flammes. C'est dur de constater que par temps clair les bombardiers des forces alliées ne rencontrent aucun obstacle au cours de leurs patrouilles et même que les avions légers tirent du ciel sur divers objets et personnes. A chaque fois que nous sortons de la maison, nous avons la peur au ventre.

Un jour, la nouvelle se répand qu'on peut acheter des pommes de terre à la gare, en plein centre ville. J'emprunte un vélo et réussis à acheter 10 kilos de pommes de terre après avoir fait la queue pendant de longues heures. A peine ai-je chargé mes pommes de terre sur mon vélo

Als sich aber die Kunde verbreitete, dass es am Güterbahnhof mitten in der Stadt Kartoffeln gebe, fuhr ich mit einem geliehenen Fahrrad dorthin und ergatterte nach längerem Schlangestehen tatsächlich 20 Pfund Kartoffeln. Als ich die wertvolle Fracht gerade auf mein Fahrrad geladen hatte, brach ein Inferno aus. Was ich nicht wissen konnte: im Güterbahnhof war ein mit Treibstoff und Munition beladener Zug abgestellt worden, der in diesem Augenblick Ziel eines Tieffliegerangriffs wurde. Mir schien, als ob sich meine ganze Umgebung in Eisenteile, Qualm und entsetzliche Schreie getroffener Menschen aufgelöst hätte. In eine kleine Böschung gekrallt, hoffte ich auf ein Ende. Da ich aber vor lauter Rauch nicht sehen konnte, merkte ich auch nicht, dass die ständigen Detonationen nicht mehr von Bomben, sondern von explodierender Munition herrührte. Als ein großer Eisensplitter dicht neben meinem Kopf in die Erde schlug, sprang ich in panischer Angst auf, packte mein Fahrrad und fuhr wie von Furien gejagt davon.

Nachdem die Amerikaner Köln erobert hatten, lernten wir eine neue Form des Krieges kennen: hatten wir uns bislang nur aus der Luft bedroht gefühlt, so gab es jetzt zu allen möglichen Zeiten Artilleriebeschuss. Die Ziele waren nicht vorhersehbar. Da wir neben einer mittelgroßen Fabrik wohnten, lebten wir auch hier in ständiger Angst, dass diese Ziel der schweren Granaten sein könnte. Tatsächlich wurden einige Häuser an der anderen Fabrikseite von den Geschossen getroffen und teilweise zerstört.

Am April 1945 hörte der Beschuss plötzlich auf. Es hieß: „die Amerikaner kommen!“ Vorsichtig trauten wir uns auf die Straßen und bis ins Stadtzentrum. Am Marktplatz vor dem Rathaus und neben der katholischen Kirche hingen an Laternenmasten vier Fremdarbeiter, die – wie wir später hörten – auf Befehl des NS-Kreisleiters „zur Abschreckung“ noch vor dem Einrücken der Amerikaner hingerichtet worden waren. Ein schrecklicher Anblick!

Es dauerte noch bis zum nächsten Tag, ehe wir das Rasseln von Kettenfahrzeugen schon von weitem hören konnten. Die Sehnsucht nach dem Ende des Schreckens war allenthalben so groß, dass trotz der von einigen NS-Fanatikern drohenden Kurzschlussreaktionen überall weiße Fahnen – meist Betttücher – aus den Häusern gehängt wurden. Auch bei mir löste sich die seit Jahren angestaute Angst angesichts der ersten amerikanischen Panzerfahrzeuge in Jubel auf. Meine Mutter sah dies mit gemischten Gefühlen, weil sie sich nicht sicher war, wie die Sieger künftig mit uns umspringen würden. Die NS-Propaganda hatte Horrorvorstellungen erzeugt.

que la sirène d'alarme se met à hurler. Je ne pouvais savoir qu'un train de munitions était garé dans cette gare et qu'il était bien sûr la cible d'une attaque aérienne. Autour de moi ce ne sont que ferrailles dans les airs, fumées épaisses et les cris effrayants de personnes blessées. Tapi dans un fossé, j'attends la fin. Aveuglé par les fumées épaisses, je ne me rends pas compte que les détonations viennent de l'explosion des munitions et non des bombes. Un bout de ferraille vole au-dessus de ma tête et s'enfonce dans le sol à quelques pas de moi. Pris de panique, j'enfourche mon vélo et m'enfuis comme chassé par les démons.

Une fois Cologne prise par les Américains, nous apprenons une nouvelle forme de guerre. Jusqu'ici nous ne connaissions que les menaces aériennes, maintenant nous pouvons à toute heure être touchés par des tirs d'artillerie. Les cibles ne sont pas toujours très justifiées. Comme nous habitons à côté d'une usine assez importante, nous vivons sans cesse dans la peur que cette dernière soit la cible des obus. En effet quelques maisons de l'autre côté de l'usine sont touchées et même en partie détruites.

En avril 1945, les tirs cessent. « Les Américains arrivent ». Nous nous hasardons dans la rue et même jusqu'au centre ville. Sur la place du marché quatre travailleurs étrangers ont été pendus à des lanternes sur l'ordre du commando nazi dans le but d'effrayer la population une fois encore avant l'arrivée des Américains. Spectacle ahurissant

Ce n'est que le lendemain que nous entendons le crissement des chenilles des chars blindés. Le désir de sortir de cette horreur est tellement intense que partout flottent aux maisons des drapeaux disons plutôt des draps blancs même si des fanatiques nazis menacent la population d'attentats.

A l'arrivée des premiers Américains, la peur tassée au plus profond de moi-même se transforme petit à petit en joie. Ma mère, plus sceptique, ne sait pas trop comment les vainqueurs vont réagir. La propagande nazi avait fait de l'effet et réussi à donner une image horrible de l'ennemi.

Quelques jours plus tard, la curiosité nous pousse à approcher les belles bâtisses occupées par les soldats américains. Ceux-ci, très décontractés, font la garde, allongés sur des chaises longues réquisitionnées. Vision inhabituelle pour nous, habitués à la raideur des soldats allemands. Notre peur de l'étranger disparaît ainsi peu à peu. Les premiers trocs se font avec les soldats. Ma mère se sépare d'un cœur lourd de son appareil photo « BOX ». Je le troque contre deux paquets de « Lucky Strike » et une tablette de chocolat et rentre à la maison hésitant, ne sachant si j'ai fait un bon change. Je suis très surpris

Nach wenigen Tagen waren wir Kinder neugierig genug um uns den „besseren“ Häusern zu nähern, die die Besatzungsmacht beschlagnahmt hatte und vor denen amerikanische Soldaten betont lässig – einige in requirierten Liegestühlen – Wache hielten. Das war für uns, die nur zackig gedrillte deutsche Soldaten kannten, ein völlig ungewohnter Anblick, der aber half, unsere Scheu vor den Fremden zu überwinden. Schon bald gab es Tauschgeschäfte mit den Soldaten. Meine Mutter hatte sich schweren Herzens von ihrem billigen Fotoapparat „BOX“ getrennt und ihn mir als Tauschobjekt mitgegeben. Als ich zwei Päckchen „Lucky Strike“ und eine Tafel Schokolade, die ich von einem netten farbigen Soldaten erhandelt hatte, heimbrachte, zweifelnd, ob dies ein angemessener Gegenwert für den Fotoapparat sei, war ich nicht wenig erstaunt, als mich meine Mutter umarmte und sagte, dies gehe über alle Erwartungen. Zigaretten entwickelten sich rasch zu einer Art „Ersatzwährung“, in der Spitze sechs Reichsmark/Stück.

Für mich war dieses Kriegsende eine Erlösung: endlich wieder durchschlafen können, den Vater, von dem wir nichts wussten, bei der Beschaffung des im Wortsinne „täglichen Brotes“ so gut es ging vertreten, ohne Schulpflichten einen Sommer leben – das war einfach wunderbar. Dass es auch jetzt noch Gefahren gab, erlebte ich wenige Tage nach dem Einzug der Amerikaner. Auf dem nahe gelegenen Schulhof wurden immer mehr gefangene deutsche Soldaten gesammelt. Ihnen wurden alle Essensvorräte abgenommen und – zu einem großen Haufen zusammengeworfen – verbrannt. Einige Gefangene warfen Konservendosen und andere Kostbarkeiten über die Hecke, die den Schulhof umgab. Wir Kinder passten die patrouillierenden Soldaten ab und rannten dann an die für einen kurzen Moment unbewachte Schulhofseite. Mir flog eine mit Ess- und Rauchwaren prall gefüllte Aktentasche vor die Füße, mit der ich mich schnell davonmachte. Ein Mädchen konnte seine „Beute“ nicht schnell genug in Sicherheit bringen und wurde von den Wachhabenden angeschossen. Von da an traute sich keiner von uns mehr in die Nähe der Schulhecke. Aus sicherer Entfernung beobachteten wir mit blutendem Herzen, wie der große Haufen Lebensmittel verbrannt wurde.

Heute bin ich froh und dankbar, dass unseren Kindern und Enkeln derartige „Erlebnisse“ erspart geblieben sind. Andererseits haben diese Erfahrungen in mir das Engagement geweckt, daran mitzuwirken, dass es in unserem Land, im Verhältnis zu unseren Nachbarn nicht wieder zu so verhängnisvollen nationalistischen Zuspitzungen kommt, wie sie in der jüngeren Geschichte immer wieder aufgeflackert waren. Dazu tragen Städtepartnerschaften ganz besonders bei.

Zeitzeuge Dr. Dieter Fuchs

de voir ma mère me serrer dans ses bras et me dire que cela dépasse tout ce qu'elle avait attendu. Les cigarettes deviennent vite « la monnaie courante », le summum du troc est 6 Reichsmark la cigarette.

La fin de la guerre est un soulagement: je peux enfin dormir, je remplace mon père (dont nous n'avons aucune nouvelle) de mon mieux à la recherche du « pain quotidien » dans le vrai sens du mot, je passe l'été sans obligations scolaires. C'est tout simplement fantastique. Cependant je fais l'expérience qu'il y a encore quelques dangers même après l'arrivée des Américains. Les soldats allemands sont rassemblés dans la cour de l'école d'à côté. Toutes leurs réserves de nourriture sont prises, jetées sur un tas et brûlées. Quelques prisonniers jettent leurs conserves et autres délicatesses par-dessus la haie qui entoure la cour de l'école. Nous attendons les patrouilles et courons vite du côté de la cour non surveillé. Un cartable plein de conserves et saucisses tombe devant mes pieds et je m'enfuis bien vite avec. Une des filles ne peut pas mettre son butin en sécurité assez vite et une patrouille tire dessus. A partir de ce jour, personne n'ose s'approcher de l'école. De loin, nous observons le coeur lourd, le grand tas de nourriture en train de brûler.

Aujourd'hui je suis heureux et reconnaissant que ce genre d'expériences soient épargnées à nos enfants et petits-enfants. D'un autre côté, ces expériences ont éveillé en moi le besoin de m'engager pour éviter que des mouvements nationalistes règnent dans notre pays et aient de nouveau des conséquences fatales comme l'histoire l'a montré il y a encore si peu d'années. Les jumelages ont un rôle important à jouer. J'espère que cette année la rencontre à Wiehl permettra d'approfondir l'entente entre les peuples.

Témoin de l'époque, Dr. Dieter Fuchs

Als 1942 die Fliegerangriffe und Bombardierungen auf Berlin zunahmen, wurden Frauen und Kinder durch ein Regierungsprogramm in die nähere und weitere Umgebung von Berlin evakuiert. So wurde meine Mutter angewiesen, sich mit ihren beiden Kindern, meinem älteren Bruder und mir, nach Prenzlau zu begeben, einer Kleinstadt in der Altmark, ca. 130 km nördlich von Berlin. Die Bewohner der Kleinstädte und Dörfer wurden verpflichtet, Familien aus der Hauptstadt aufzunehmen, ob sie wollten oder nicht.

Hier verbrachten wir in relativer Sicherheit die Kriegsjahre, Fliegeralarm war selten. Aber auch hier mehrten sich Flüchtlingstrecks, die von Osten kamen und von der näher rückenden Front kündeten.

Hierher kam im Sommer 1943 auch unser Vater auf kurzen Heimaturlaub von der Ostfront. Wir sollten ihn dabei zum letzten Mal gesehen haben. Im Mai 1944 wurde unser jüngerer Bruder geboren, ohne je seinen Vater gesehen zu haben. Ein kurzes militärisches Schreiben teilte meiner Mutter mit, dass ihr Mann seit Januar 1945 vermisst sei.

Im Februar 1945 entschloss sich meine Mutter, mit ihren drei Söhnen nach Berlin zurückzukehren, weil sie die Hoffnung hatte, dass sich unser Vater durch ein günstiges Schicksal in den Wirren des nahenden Kriegsendes vielleicht zu unserer Wohnung hätte durchschlagen können. Was wäre, wenn er in diesem Fall seine Familie nicht angetroffen hätte?

So erwischten wir einen der wenigen noch verkehrenden und völlig überfüllten Dampfzüge und standen an einem eiskalten Februartag mit etwas Handgepäck auf dem Bahnhof Friedrichstrasse in Berlin-Mitte. Mein älterer Bruder, 11 Jahre alt, ich 10 Jahre, mein Federbett umklammernd, meine Mutter mit dem Baby auf dem Arm und einem Koffer in der anderen Hand. Wie wir zu unserer Wohnung in Friedenau gekommen sind, ist mir nicht mehr in Erinnerung. Jedenfalls fanden wir sie unzerstört vor, während die auf der anderen Seite des Treppenaufgangs befindlichen Wohnungen des viergeschossigen Mietshauses ausgebrannt waren.

Wegen der regelmäßigen, vor allem nächtlichen Fliegerangriffe, hielten wir uns mit anderen Hausbewohnern meist im Keller auf. Dieser war als „Luftschutzbunker“ deklariert, hatte aber außer einer eisernen Zugangstür keine weiteren Sicherheits- oder Verstärkungsvorkehrungen. Bombenabwürfe und später Artilleriebeschuss ließen die Wände wackeln und den Kalk von der Decke rieseln. Der Keller war mit Doppelstockbetten entlang den Wänden und einem eisernen Ofen in der Raummitte ausgestattet.

Lorsqu'en 1942 les attaques aériennes et les bombardements se multiplièrent, les femmes et les enfants furent évacués dans les environs plus ou moins éloignés de Berlin, suite à un plan gouvernemental. C'est ainsi que ma mère fut envoyé avec ses deux enfants, mon frère aîné et moi-même, à Prenzlau une petite ville de l'Altmark à environ 130 km au nord de Berlin. Les habitants des petites villes et des villages étaient contraints à abriter des familles de la capitale qu'ils le voulaient ou non.

Là bas, nous avons passé les années de guerre dans une sécurité relative. Les alarmes aériennes étaient rares. Mais les colonnes de réfugiés arrivant de l'Est se multipliaient et apportaient des nouvelles du front qui se rapprochait toujours.

C'est là-bas aussi qu'en été 1943 notre père vint passer de brèves vacances du front Est. Ce devait être la dernière fois que nous le voyions. En Mai 1944 naquit notre jeune frère, sans jamais avoir vu son père. Une lettre lapidaire de l'armée annonça à ma mère que son mari avait disparu au front en janvier 1945.

En février 1945 ma mère décida de rentrer avec ses trois fils à Berlin, car elle avait e'espoir que notre père, par un heureux hasard, avait pu rejoindre notre appartement au profit des bouleversements de la fin de guerre approchante. Que serait-il advenu s'il n'y avait pas trouvé sa famille?

C'est ainsi que nous avons pu attrapper un des derniers trains à vapeur circulant encore et complètement surchargés et que nous nous sommes retrouvés par un froid jour de février avec quelques balots sur le quai de la gare, rue Friederich à Berlin-centre. Mon frère aîné, 11 ans, moi, 10 ans, cramponnant mon édredon et ma mère avec le bébé sur un bras et une valise à l'autre main. Je ne me souviens plus comment nous sommes arrivés à notre appartement à Friedenau. Nous l'avons en tout cas retrouvé indemne, alors que tous ceux de l'autre côté du palier du bâtiment à quatre étages avaient été complètement détruits par un incendie.

A cause des attaques aériennes nocturnes régulières nous passions la majeure partie du temps à la cave avec les autres locataires. La cave avait été déclarée „abri anti-aérien“, mais mis à part la porte en fer elle comportait aucune mesure de sécurité ou de renfort. Les détonations de bombes et les tirs d'artilleries secouaient les murs et faisaient tomber le plâtre du plafond. Elle était aménagée avec des lits superposés le long des murs et avec un poêle en fer au milieu de la pièce.

Während der Pausen zwischen zwei Angriffen (Entwarnung durch Sirenenton), schleppten alle Bewohner, auch die Kinder, Sand in Eimern auf den noch vorhandenen Dachboden, um damit die vielfach von den Bombern abgeworfenen Phosphorbrandbomben zu ersticken. Unser Haus erhielt jedenfalls keine Volltreffer mehr, und das Leben zwischen Keller und Wohnung wurde zur Normalität, vor allem, weil die Luftangriffe aufhörten, zum Zeichen, dass Berlin nun von der Roten Armee eingenommen wurde.

Jetzt kamen von Zeit zu Zeit abgerissene deutsche Soldaten in den Keller gestürzt. Sie wollten ihre Uniformen gegen Zivilkleidung tauschen, die Waffen hatten sie längst weggeworfen. In unserem eisernen Ofen wurden Uniformstücke verbrannt, in zusammengesuchten Zivilkleidern verschwanden sie wieder, um sich dann weiter durchzuschlagen, Heim und Familien zu erreichen. Natürlich wurden in Eile Nachrichten über die vorrückenden russischen Truppen, Straßenkämpfe, Zerstörungen, Not und Elend weitergegeben.

So erwarteten die Kellerbewohner ergeben die Zukunft. Diese begann am 27. April, als die Tür aufflog und mehrere russische Soldaten mit Kalaschnikoff im Anschlag eintraten, um nach deutschen Soldaten zu suchen. Es waren nur Frauen, Kinder und Alte in unserem Keller, deshalb war es mit einer kurzen Durchsuchung getan. In den nächsten Tagen kamen jedoch in regelmäßigen Abständen russische Soldaten in den Keller, die nur plündern wollten. Es ging um Alkohol, Armbanduhren und Vergewaltigung. Der stets gleiche Ruf beim Aufgehen der Tür: „Uri, Uri, Wodka, Schnaps“ und „Frau komm“. Die Arme der Leute wurden hochgerissen, wer noch eine Uhr hatte, war sie los. Alkohol war seit langem nicht mehr vorhanden. Bei den Soldaten sah man oft beide Arme bis zu den Ellenbogen mit Armbanduhren geschmückt.

Meine Mutter und meine Großmutter, die zu dieser Zeit und auch später bei uns war, hatten sich mit Asche die Gesichter beschmiert, um älter und weniger anziehend auszusehen. Wir Kinder waren dressiert, bei jeder Türöffnung laut zu weinen und zu schreien. So ist meine Mutter einer Vergewaltigung entgangen, andere wurden aus dem Keller geschleppt.

Natürlich gingen wir ab und an ins Freie, schon wegen der Notwendigkeit, Nahrung und Getränke zu „organisieren“, wie der Ausdruck für mehr oder weniger legale Beschaffung des Notwendigen hieß. Vor allem Kinder, wie mein Bruder und ich, wurden dazu geschickt. Eine Begebenheit ist mir deutlich in Erinnerung geblieben: Im Lebensmittelladen an unserer Ecke steht ein russischer Soldat

Pendant les pauses entre deux attaques (la sirène sonnait la fin de l'alarme) les habitants, enfants y compris, traînaient des seaux de sable au grenier pour étouffer incendies souvent provoqué par les bombes incendiaires au phosphore des bombardiers. Notre maison ne subit cependant plus de bombardement direct et la vie entre la cave et l'appartement devint normale, encore plus lorsque les attaques aériennes cessèrent, signe que Berlin était maintenant aux mains de l'Armée Rouge.

Des soldats se précipitaient de temps en temps dans la cave. Ils voulaient échanger leurs uniformes contre des habits civils, depuis longtemps déjà ils avaient jetés leurs armes.

Dans notre poêle en fer on brûlait leurs uniformes et ils repartaient avec des vêtements civils trouvés à droite ou à gauche, afin de rejoindre tant bien que mal leur foyer et leur famille.

Bien sûr ils donnaient aussi de rapides nouvelles de l'avance des troupes russes, des combats dans les rues, des destructions et de la misère qu'ils avaient rencontrés en route.

Les habitants de la cave attendaient donc, soumis, leur destin. Celui-ci arriva le 27 avril, lors que la porte s'ouvrit avec violence et que plusieurs soldats russes entrèrent, armés de Kalaschnikoff, pour chercher des soldats allemands. Dans notre cave il n'y avait que des femmes, des enfants et des vieux, la perquisition ne dura donc pas longtemps. Dans les jours qui suivirent des soldats russes revenaient à intervalles réguliers, mais c'était cette fois pour piller. Il s'agissait maintenant d'alcool, de montres et de viols. Les mêmes mots résonnaient toujours lorsque la porte s'ouvrait: „Montres, montres, wodka, schnaps“ et „femme viens“. Ils tiraient sur les bras des gens et qui avait une montre en était débarrassé. De l'alcool, il n'y en avait plus depuis longtemps! Et souvent les soldats avaient les deux bras couverts de montres jusqu'aux coudes.

Ma mère et ma grand-mère qui a cette époque était chez nous et y est ensuite restée, se poudraient le visage de cendres, afin de paraître plus vieilles et repoussantes. Nous, enfants, on nous avait dressés à pleurer fort et à crier dès que la porte s'ouvrait. C'est ainsi que ma mère échappa au viol alors que d'autres étaient traînées à l'extérieur.

Naturellement nous sortions de temps en temps à l'air libre, ne serait-ce qu'à cause de la nécessité de se ravitailler en „organisant“ des vivres, le terme consacré pour un approvisionnement plus ou moins légal. On y envoyait de préférence les enfants, en l'occurrence mon frère et moi. Un évènement m'est longtemps resté en

auf der Theke, in der Hand eine Holzkiste mit Rosinen, die er offenbar im Laden entdeckt hatte, und er verteilt die Rosinen an die 15 bis 20 Kinder, die sich mit ausgestreckten Händen um ihn drängen. Das waren die ersten Rosinen, die ich in meinem noch kurzen Leben gesehen und gegessen habe.

Nach einigen Wochen wurde Berlin unter die vier Siegermächte aufgeteilt. Unser Stadtbezirk kam zum amerikanischen Sektor. Damit zog die russische Besatzung ab, es brachte für uns aber neue Entbehrungen mit sich. Unser Häuserblock wurde beschlagnahmt, alle Bewohner mussten die gerade wieder bezogenen Wohnungen verlassen, die Gebäude als Kasernen eingerichtet. Unsere Wohnung wurde, weil im Erdgeschoss gelegen, als Büro des Kommandanten belegt. Wir zogen in die gegenüberliegende, ausgebrannte Wohnung mit provisorischem Dach.

Aber der Krieg war zuende, die Nachkriegszeit begann. Nur unser Vater blieb verschwunden, sein Schicksal, wie das vieler anderer, unaufgeklärt.

**Zeitzeuge Dieter Pfundt**

mémoire : dans une épicerie de notre quartier un soldat russe se tenait au comptoir, la main dans une caisse de raisins secs, qu'il venait apparemment de découvrir dans le magasin et en distribuait aux quinze ou vingt enfants qui le pressaient en tendant la main. C'était les premiers raisins de corinthe que j'avais vus et mangés dans ma vie encore bien courte.

Quelques semaines plus tard, la Berlin était partagé entre les vainqueurs. Notre quartier faisait partie du secteur américain. L'occupant russe cédait la place, mais cela signifiait pour nous de nouveaux renoncements: notre bloc de maisons était réquisitionné, tous les habitants devaient quitter les appartements qu'ils venaient juste de retrouver. Les bâtiments étaient aménagés en caserne. Notre appartement situé au rez-de-chaussée devenait le bureau des commandants.

Nous devions déménager dans l'appartement incendié d'en face, avec une toiture provisoire.

Mais la guerre était finie, l'après-guerre commençait. Notre père demeura disparu et son sort incertain, comme tellement d'autres...

**Témoin de l'époque, Dieter Pfundt**

Es ist nicht so einfach, sich als alter Mensch in die Zeit vor 60 Jahren zurückzusetzen. Es ist schmerzhaft, viele Gedanken tun weh; man erinnert sich an so viele liebe Menschen, die alle schon tot sind. Die Ereignisse von damals aber sind ins Gedächtnis eingebrannt, unauslöschlich. Ich will versuchen, einige Tage zu beschreiben.

#### Zwei Tage im November 1944

Ich bin versetzt worden, aus dem Norden Westfalens ins Ruhrgebiet, zum Scheinweffereinsatz nach Bochum. Aber auf dem Weg dahin will ich meine Eltern in Plettenberg besuchen und meinen Freund in Siegen. Seit drei Wochen ist er dort nach seiner Verwundung im Osten und hat mir geschrieben, dass er in den nächsten Tagen nach Leipzig abkommandiert sei, und ob ich ihn vorher besuchen könnte. Ich zitiere aus meinem Tagebuch: „Ich bin auf dem Weg nach Siegen zu meinem Liebsten. Zwanzig Stunden bin ich schon unterwegs, und noch nicht einmal die Hälfte des Weges liegt hinter mir. Ich stehe im Wartesaal in Hamm und warte auf den Zug nach Hagen. Dauernd Alarm und Bomben, es ist schrecklich. Der hässliche Raum hier ist maßlos überfüllt, und seit vier Stunden stehe ich in der Menge. Aber wie gleichgültig man gegen diese äußeren Dinge, wie abgebrüht gegen Strapazen, die man früher für unmöglich hielt. Nur Sorgen habe ich, ob ich noch pünktlich zu ihm komme, zu einem letzten Abschiednehmen.“

Ich kam an diesem 15.12. nur noch bis Plettenberg zu meinen Eltern. Sie waren in Dortmund ausgebombt und hatten im Postamt Unterschlupf gefunden, in zwei Zimmern. Am nächsten Morgen wollte ich mit dem ersten Zug um 5 Uhr 30 nach Siegen fahren, und meine Mutter wollte mit, um meinen Freund kennen zu lernen. Mein Vater und ich waren dagegen, meine Mutter setzte sich durch wie meistens, und so fuhren wir früh los und kamen schon um 7 Uhr in Siegen an. Ich brachte meine Mutter ins Hotel und stieg auf den Berg, wo die Kasernen lagen. Gegen 9 Uhr 30 war ich dort, und es gab ein frohes Wiedersehen mit meinem Freund.

Um 10 Uhr schrillten alle Alarmglocken; mein Freund riet mir, in den nahen Wald zu laufen, die Kasernen würden sicher bombardiert. Er müsste zum Einsatz. Bis zu diesem 16. Dezember war die kleine Stadt Siegen noch nie von Bomben angegriffen worden, niemand hatte mit diesem Angriff gerechnet. Zwanzig Minuten dauerte dieses erste Bombardement, dem noch viele folgen sollten, und Siegen war schwer getroffen.

Als die Flugzeuge abflogen, wagte ich mich aus dem Wald. Da kam in großen Sätzen mein Freund auf mich zugelaufen. Er war über die Mauer der Kaserne geklettert; am Tor kam er nicht mehr vorbei. Die Kameraden deckten sein Verschwinden. Wir liefen durch die Stadt auf der Suche nach meiner Mutter. Das Hotel, in dem sie unter-

Il n'est pas facile de se reporter à l'époque d'il y a 60 ans. C'est douloureux, beaucoup de souvenirs font mal, on se rappelle tant de gens qui sont morts. Mais les événements de cette époque-là restent profondément enregistrés à jamais dans la mémoire. Je veux essayer de rappeler quelques jours.

#### Deux jours en novembre 1944

J'ai été déplacée du nord de la Westfalie dans la région de la Ruhr au service des projecteurs anti-aériens à Bochum. En route j'ai voulu aller voir mes parents à Plettenberg et mon ami à Siegen. Depuis trois mois il était là après avoir été à l'est. Il m'a écrit qu'il serait bientôt déplacé à Leipzig et il m'a demandé si je pouvais venir le voir avant. Voici ce que j'ai noté dans mon journal:

Je suis en route vers Siegen pour voir mon bien-aimé. Depuis 20 heures je suis déjà en chemin sans avoir parcouru la moitié de la distance. Je me trouve dans la salle d'attente de la gare à Hamm et attends le train pour Hagen. C'est terrible, ces fréquents alertes et les bombes. La salle d'attente hideuse est complètement bondée, et depuis 4 heures je suis là dans la foule. Mais on est devenu indifférents à ces conditions extérieures, endurcis à la fatigue autrefois inimaginable. Mon seul souci est si je serai chez lui à temps pour lui dire au revoir.“

Ce jour du 15 décembre je n'ai pu aller qu'à Plettenberg chez mes parents. Après les bombardements de Dortmund, ils avaient été évacués et avaient trouvé refuge dans deux pièces du bureau de la poste.

Le lendemain matin j'ai voulu prendre le premier train à 5h30 pour aller à Siegen. Ma mère voulait m'accompagner pour faire la connaissance de mon ami. Mon père et moi n'étions pas d'accord, mais ma mère insistait, comme toujours. Ainsi nous sommes parties de bonne heure et sommes arrivées à Siegen déjà vers 7 heures. J'ai accompagné ma mère à l'hôtel. Après ça je suis montée au haut de la ville où se trouvaient les casernes. Vers 9h30 j'y suis arrivée et j'ai retrouvé mon ami.

A 10 heures les tocsins d'alarme ont sonné, mon ami m'a conseillé de courir dans la forêt près des casernes, par ce que celles-ci seraient sûrement bombardées. Lui devrait se tenir prêt à intervenir. Jusqu'à ce 16 décembre la ville de Siegen n'avait jamais été la cible des bombes, alors personne n'y avait prévu cette attaque. Le premier bombardement dura 20 minutes, d'autres allaient suivre et la ville était gravement endommagée.

Quand les avions s'envolaient, j'ai osé quitter la forêt. Alors mon ami est venu à grands pas vers moi. Il avait franchi le mur de la caserne, mais ne pouvait pas passer la porte d'entrée sans être remarqué. Alors les camarades l'avaient laissé passer inaperçu. Nous avons couru dans

gekommen war, brannte auch. Wir fanden sie nach langem Suchen im nahen Bunker mit einem Verband um den Kopf und ziemlich verstört. Wir hörten von einer Sammelstelle am anderen Ende der Stadt. Ich sehe uns durch die brennenden Straßen laufen; mein Freund und ich mit einem kleinen Kind auf dem Arm, die Mütter mit den anderen Kindern hinter uns. In der heil gebliebenen Turnhalle einer Schule kamen wir unter, bekamen zu trinken und konnten uns ausruhen.

Mein Freund musste jetzt wieder in die Kaserne und erzählte, dass er schon am nächsten Morgen mit vier Kameraden nach Leipzig fahren müsste. Meine Mutter wollte nach Hause, aber Züge fahren noch nicht. So blieben wir die Nacht in der Turnhalle und gingen früh zum Bahnhof, um meinen Freund noch einmal zu sehen. Die fünf Soldaten bestiegen den Zug, der rollte langsam an, da sprang mein Freund mit seinem Gepäck aus dem Abteil, lief auf uns zu und sagte atemlos: „Ich kann noch nicht weg, ich will noch nicht fort, wir waren ja kaum zusammen“.

Wir fahren zu dritt nach Plettenberg, konnten noch einige Stunden zusammen sein; am nächsten Morgen ganz früh fuhr mein Freund nach Leipzig, ich nach Bochum.

Erst im Nachhinein wurde mir klar, in welche Gefahr der Soldat sich brachte, als er über die Kasernenmauer sprang und besonders, als er die Kameraden allein fahren ließ. In diesen letzten Kriegsmonaten wurden Soldaten wegen geringerer Vergehen erschossen oder aufgehängt. Er hat viel Glück gehabt, er kam noch einen Tag früher als seine Kameraden in Leipzig an.

Es dauerte fast ein Jahr, bis wir uns wiedersahen und noch drei Jahre, bis wir heiraten konnten.

Es blieben uns 41 gemeinsame Jahre, für die ich dankbar bin.

**Zeitzeugin Hildegunde Janas**

la ville à la recherche de ma mère. L'hôtel où elle était logée était en flammes. Après l'avoir longtemps cherchée, nous l'avons finalement trouvée dans la cave-abri. proche, confuse et la tête pansée. On a entendu parler d'un lieu de rassemblement à l'autre bout de la ville. Je nous vois encore courir dans les rues brûlantes, mon ami et moi portant un petit enfant sur les bras, les mères avec les autres enfants derrière nous. Dans la salle de gymnastique d'une école restée intacte nous avons trouvé refuge. On nous a donné à boire et offert un endroit pour nous reposer.

Mon ami a dû rentrer à la caserne. Le lendemain matin il devrait se rendre à Leipzig avec quatre autres camarades. Ma mère voulait rentrer chez elle, mais il n'y avait pas de train. Alors nous avons passé la nuit dans la salle de gymnastique. Tôt le matin, nous nous sommes rendues à la gare pour retrouver mon ami. Les 5 soldats sont montés dans le train qui s'est mis en marche. Alors mon ami est redescendu de son compartiment avec ses bagages, a couru vers nous en disant: „Je ne peux pas partir, nous avons eu si peu de temps ensemble!“

Ainsi nous sommes partis pour Plettenberg tous les trois, où nous avons pu passer quelques heures ensemble. Le lendemain matin nous sommes partis, mon ami pour Leipzig, moi pour Bochum.

Peu après j'ai compris quel risque le soldat courait qui avait franchi le mur de sa caserne et, en plus, qui avait quitté ses camarades. Pendant les derniers mois de la guerre on fusillait ou pendait des soldats pour des délits moins graves! Il avait de la chance, car il est arrivé à Leipzig un jour avant ses camarades.

Nous avons dû attendre presque un an avant de nous revoir et encore trois ans avant de pouvoir nous marier. Mais enfin nous avons eu 41 ans de vie conjugale pour laquelle je suis très reconnaissante.

**Témoin de l'époque, Hildegunde Janas**

Im Jahr 1943 kam ich mit 15 Jahren in den Arbeitsdienst. Mit dem Zug ging es in Richtung Esens – Ostfriesland – 4 km vom Wattenmeer entfernt, gegenüber liegt die Insel Langeoog.

Das Lager war in einem ehemaligen jüdischen Schullandheim, ein festes Haus und ein relativ großer Park mit viel Baumbestand.

4 km südlich, in Wittmund, lagen zwei Kampfgeschwader Jagdflieger unter Oberst Galland. Sie stiegen fast täglich auf, um die anfliegenden Bombengeschwader abzuwehren. Dadurch hatten wir fast immer Flugalarm. Wir störten uns nicht daran, sonst hätten wir ständig im Keller sitzen müssen. Am 9. September 1943 hatte ich Innendienst, als Alarm ausgelöst wurde.

Ich stand vor den Waschbaracken im Hof uns schaute zum Himmel. Es kamen drei Geschwader mit je 20 Maschinen, die sehr niedrig vom Festland in Richtung Nordsee flogen. Wir sagten uns, dass diese Maschinen ihre Bombenlast schon abgeladen hätten und auf dem Rückflug seien. In dem Augenblick klinkten die Maschinen ihre Bomben aus. Ich sehe heute noch, wie sie auf uns zuflogen. Irgendwie gelangte ich in den Luftschutzkeller, der unter dem Fahrradschuppen war. Im vom Grundwasser nassen Keller bemerkte ich erst, dass ich meine Holzschuhe verloren hatte. Am Ende des Angriffs rannte ich nach oben. Auf unser Gelände waren fünf Sprengbomben gefallen, das Haus hatte zwei Treffer bekommen und war nur noch ein Trümmerhaufen. Es fing an zu brennen. Drei große Bäume waren umgefallen.

Unsere Baracken waren unversehrt. Ich lief hinein, zog meinen Trainingsanzug an und versuchte, da zu helfen, wo es nötig war.

Die Schulkinder waren in dem Luftschutzkeller unter der Schule. Mit Entsetzen sah ich, dass der Eingang des Kellers einen Volltreffer bekommen hatte. 250 Kinder waren tot.

Unsere Kameradinnen, die zur Zeit des Angriffs im Außendienst waren, glaubten, uns nicht mehr lebend anzutreffen. Aber wie durch ein Wunder waren wir verschont geblieben.

Später schrieben Zeitungen: „Der Kindermord von Esens“

Am 10. April 1945 war Kriegsende in Hannover. Wir feierten mit all' dem Alkohol, den wir aufgehoben hatten. Später am Abend fiel mir ein: es war mein 21. Geburtstag.

A 15 ans, en 1943, j'ai été recrutée pour le service de travail. Nous sommes arrivées en train à Bengersiel, Ostfriesland, situé à 4 kilomètres de la mer, en face de l'île de Langeoog.

Nous étions 3 groupes à 15 filles. On travaillait, en général pendant six semaines, dans des ménages de familles nombreuses ou dans des fermes. Les paysans ne payaient rien. On nous donnait 20 Pfennig par jour. Quelques-unes travaillaient à l'intérieur, elles faisaient la lessive et la cuisine.

Le camp était une ancienne colonie de vacances juive: une maison solide et un grand parc avec beaucoup d'arbres.

A 4 kilomètres au sud il y avait le village de Wittmund, où étaient stationnées 2 escadres d'avions de combat, sous le commandement du colonel Galland. Ils décollaient pratiquement chaque jour pour „gêner“ les escadres de bombardiers anglais. Nous vivions donc dans un état d'alerte quasi-permanent. Mais nous ne nous en soucions pas, car nous n'avions pas envie de passer tout notre temps dans les caves-abri.

Le 9 septembre 1943 j'étais en train de travailler à l'intérieur, quand on a donné l'alerte. Je me trouvais devant les lavabos et regardais le ciel, quand 3 escadres de bombiers - 20 avions - se sont approchées endirection de la mer du Nord. Nous croyons qu'ils avaient déchargé leurs bombes et étaient en train de retourner à leur base aérienne. A ce moment-là, tous les avions ont déclenché leurs bombes. Encore aujourd'hui je les vois descendre sur nous. Notre cave-abri se trouvait sous la remise des bicyclettes; d'une manière quelconque j'ai pu y entrer. J'avais perdu mes sabots, ce que je n'ai remarqué que dans la cave, qui était pleine d'eau. Quand tout était passé, j'ai quitté la cave.

Cinq bombes explosives étaient tombées sur notre terrain. La maison, qui avait été frappée par deux bombes, était tombée en ruines, il n'en restait qu'un tas de décombres, qui ont pris feu. Trois arbres étaient tombés, nous avons été épargnées. Nous sommes entrées dans nos baraques, nous avons mis notre tenue d'entraînement et avons cherché à aider partout. L'entrée de la cave-abri, où les écoliers se trouvaient, parmi eux des évacués des villes, avait été frappée par une bombe: 250 enfants y trouvaient la mort!

Nos camarades qui travaillaient à l'extérieur n'avaient pas pensé nous trouver vivantes. Comme par un miracle personne n'a été endommagé.

Les manchettes des journaux disaient: Infanticide à Esens. Esens, qui n'avait que des maisons à colombage, était complètement détruit.

Als meine Kinder Schulkinder waren, sind wir noch einmal nach Esens gefahren. Ich fand den Bauernhof, wo ich sechs Wochen bei der Ernte geholfen hatte, im eingedeichten Bereich wieder. Das Bauernhepaar kannte mich aber nicht wieder.

**Zeitzeugin Ursula Kuchenbuch**

Le 10 avril 1945 la guerre était finie à Hannover. Nous avons fêté avec tout l'alcool que nous avions mis de côté. Tard le soir, je me suis rappelé que c'était mon anniversaire!

Quand mes enfants étaient lycéens, nous sommes retournés à Esens. J'ai retrouvé la ferme à l'intérieur des digues où j'avais travaillé à la récolte pendant six semaines. Le paysan et sa femme ne m'ont pas reconnue.

**Témoin de l'époque, Ursula Kuchenbuch**

**Fünfte März 1945,  
20.45 Uhr**

**Le 15 mars 1945.  
20 h 45**

Der Himmel über Deutschland wird von den Flugzeugen der Engländer und Amerikaner beherrscht, die beinahe pausenlos irgendwo Luftangriffe fliegen und auf keine deutsche Abwehr stoßen.

Es gibt weder Fliegeralarm noch Entwarnung. Wenn keine Flugzeuge zu hören sind, wird gearbeitet, da wo es noch möglich ist; der Schulbetrieb geht weiter, und ansonsten versucht man, nicht ständig auf das Brummen der „fliegenden Festungen“ zu lauschen.

Dann dröhnen plötzlich die Motoren tieffliegender Bomber, in Panik ergreifen wir die stets bereitstehende Tasche mit ein paar Papieren, einer Thermosflasche mit Kaffee und einigen Butterbroten. So schnell wir können, rennen wir die Straße hinunter und erreichen buchstäblich im letzten Augenblick die Eingangsschleuse des Luftschutzstollens.

Weit kommen wir nicht, meine Mutter und ich. Der Stollen ist überfüllt, Hunderte von Menschen suchen Schutz vor den Bomben. Viele von ihnen verlassen den sicheren Bunker nur hin und wieder. Wohin sollten sie gehen? Ihre Häuser sind zerstört, und ein anderes Dach über dem Kopf können sie nicht finden.

Das Inferno nimmt kein Ende, über uns dröhnen die Bombeneinschläge, unter unseren Füßen spüren wir die von den Explosionen erzeugten Erschütterungen. Der Dreck rieselt von der Decke, aus den dicken Lüftungsrohren dringt Rauch in den Stollen, der das Atmen erschwert. Kein Kind schreit, hier und da wimmert eins, aber ansonsten ist kein menschlicher Laut zu vernehmen. Bis nach einem sehr nahen Bombeneinschlag das Licht verlischt. Jetzt beginnen rund ein Dutzend Ordensschwester laut den Rosenkranz zu beten; und viele Kinder schreien in ihrer entsetzlichen Angst.

Wie viel Zeit vergeht, bis sich die Erde über uns wieder beruhigt, weiß ich nicht. Hier und da brennt eine Kerze, die Schwestern hören auf zu beten, aber keiner rührt sich vom Fleck. Wir spüren einander, ohne uns zu sehen. Wer keinen Sitzplatz auf den schmalen Bänken gefunden hat, lässt sich erschöpft auf dem Boden nieder.

Wir ahnen, was draußen geschehen ist. Wir wissen, dass dieser Angriff der schwerste war, den die Stadt Hagen je erlebt hat, aber ob und wer sein Hab und Gut behalten hat, weiß keiner.

Unruhe kommt auf, in der Dunkelheit verbreitet sich die Nachricht, dass die Amerikaner den nicht weit entfernten Hochbunker, diesen Betonklotz, der als sicher angesehen wurde, mit einer Rakete beschossen haben, die die Vorderwand durchschlagen und die Menschen auf drei Etagen getötet habe. Wenn wir auch nicht wissen, woher

Le ciel est sillonné par les avions anglais et américains qui bombardent pratiquement incessamment et ne rencontrent aucune résistance allemande.

Il n'y a ni alarme aérienne, ni signal de fin d'alarme. Quand on n'entend plus les avions, on continue son travail, là où cela est encore possible, les écoles reprennent les cours et sinon on essaie de ne pas porter l'attention aux bruits d'avions.

Soudain les moteurs des bombardiers rugissent. Nous prenons au vol le sac toujours prêt, rempli de quelques papiers, d'un thermo de café et de quelques casse-croûtes. Nous courons le plus vite possible au bout de la rue pour nous engouffrer au dernier moment dans les abris antiaériens.

Ma mère et moi, nous n'avancions pas loin. L'abri est archi-plein. Des centaines de personnes cherchent à se mettre à l'abri des bombes. Beaucoup quittent l'abri, mais pour aller où? Leurs maisons sont détruites et ils ne trouveront pas un toit pour s'abriter. Le bruit infernal des bombes ne prend fin.

Nous sentons sous nos pieds les tremblements produits par les explosions. La poussière tombe du plafond, la fumée pénètre par les trous d'aération, fumée qui rend la respiration difficile. Pas un enfant ne crie, on entend ici et là quelques gémissements, sinon rien, le silence complet. Suite à un bombardement très proche, la lumière s'éteint. Alors quelques religieuses entament le chapelet et des enfants paniqués commencent à crier.

Combien de temps a-t-il passé jusqu'à ce que le calme revienne au-dessus de nos têtes, je ne saurais le dire. Quelques bougies sont allumées. Les sœurs arrêtent de prier, mais personne ne bouge. Nous sentons la présence des autres, sans les voir. Ceux qui n'ont pas trouvé de place sur les bancs étroits, se laissent glisser sur le sol, épuisés.

Nous savons ce qui s'est passé dehors. Nous savons aussi que nous venons de vivre bombardement le plus terrible que la ville n'aie encore jamais vécu. Nul ne sait s'il a perdu ses biens ou non.

Une certaine agitation se fait sentir. La nouvelle annonçant que les Américains ont touché le grand « bunker » proche d'ici, se répand dans le noir. Ce bloc de béton considéré comme imprenable vient d'être touché sur le flanc avant et les gens cachés à l'intérieur et répartis sur trois étages ont tous été tués. Même si nous ne savons pas d'où nous vient cette nouvelle si rapidement, nous sommes sûrs qu'elle est vraie.

Lorsque les premières personnes veulent quitter l'abri, les surveillants reconnaissables à leur brassard, les en empêchent. Le danger est trop grand, les maisons en flammes peuvent s'effondrer.

Quand l'électricité est rétablie, les noms des rues impraticables sont nommés par haut-parleur. Nous ne sommes pas étonnés d'entendre le nom de notre rue.

die Nachricht schon nach so kurzer Zeit kommt, so sind wir doch sicher, dass sie stimmt.

Als die ersten Menschen versuchen, den Stollen zu verlassen, werden sie daran gehindert. Durch eine Armbinde als Wachleute gekennzeichnete alte Männer lassen sie nicht durch die Schleusen. Die Gefahr sei zu groß, heißt es. Die Gefahr durch Blindgänger, aber vor allem durch die brennenden Häuser, die einzustürzen drohen.

Als es wieder Strom gibt, werden durch den Lautsprecher Namen von Straßenzügen genannt, die nicht mehr passierbar sind, weil alle Häuser eingestürzt sind, und weil die Flammen der brennenden Gebäude es unmöglich machen, hindurch zu gehen.

Wir sind nicht überrascht, dass der Name unserer Straße genannt wird. Auch meine Großeltern, die nicht weit von uns auf der Bank hocken, haben offensichtlich alles verloren und die meisten unserer Verwandten, die alle im gleichen Stadtbezirk wohnen. In unserer Apathie sind wir nicht in der Lage, uns eine Vorstellung davon zu machen, wie es weitergehen soll. Wir haben überlebt, wieder einmal. Und nur das zählt.

Als am 1. September 1939 der Krieg ausbrach, war ich gerade 10 Jahre alt geworden. Mein Vater und mein Großvater waren überzeugte Sozialdemokraten, die den Größenwahn der Nationalsozialisten und die damit verbundene Gefahr erkannten. Das Wort Krieg geisterte schon einige Jahre durch meine Gedanken, und trotzdem war ich entsetzt, als ich erfahren musste, dass ihre Befürchtungen bitterer Ernst geworden waren.

Im Laufe des Krieges veränderte sich unser Leben auf die gleiche Weise wie das vieler Deutscher. Mein Vater wurde Soldat, meine Schule wurde evakuiert, und von August 1943 bis zu jenem Schicksalstag im März 1945 fuhr ich täglich mit der Kleinbahn von Hagen nach Altenvoerde in die Schule.

Es gehörte zum Leben, nachts einige Stunden im Keller oder im Bunker zu verbringen, wenn es mal wieder Fliegeralarm gab. Aber es gehörte für uns Kinder ebenfalls dazu, den Führer zu verherrlichen, jede Sondermeldung über versenkte feindliche Schiffe mir Hurra zu begleiten und vom Endsieg überzeugt zu sein.

Vater und Großvater waren nicht mehr da, und so vergaß ich, was ich von Freunden meines Vaters über Konzentrationslager und Nazi-Verbrechen erfahren hatte.

Am 2. Dezember 1944 erlebte Hagen wieder einmal einen schlimmen Bombenangriff. Die Schwester meiner Mutter

Mes grands-parents, recroquevillés sur un banc à côté de nous ont vraisemblablement tout perdu, de même qu'une partie de ma famille qui vit dans le quartier. Nous ne sommes absolument pas en mesure de nous rendre compte de la situation et nous ne pouvons pas imaginer comment la vie va continuer. Nous avons survécu, une fois de plus et seul cela compte pour le moment.

Quand la guerre a éclaté le 1. septembre 1939, je venais juste de fêter mes 10 ans. Mon père et mon grand-père étaient de fervents sociaux-démocrates. Ils avaient reconnu la folie des Nazis et le danger qui en résultait. L'idée de la guerre emplissait certes mon esprit depuis quelques années. Cependant je fus horrifiée quand j'appris que mes craintes devinrent réalité.

Notre vie changea ainsi au cours de la guerre, ainsi que pour tous les Allemands.

Mon père devint soldat, mon école fut évacuée et d'août 43 à ce jour de mars 45, j'allais à l'école en micheline de Hagen à Altenvoerde.

Passer des heures dans la cave ou le bunker la nuit quand il y avait des bombardements, cela faisait partie de notre vie quotidienne.

Alors que nous étions enfants, il nous fallait glorifier le « Führer », il fallait nous réjouir quand on annonçait à la radio qu'un bateau ennemi avait coulé. Il nous fallait aussi être persuadés de la victoire finale.

Mon père et mon grand-père n'étaient plus là. Alors j'ai oublié ce que les amis de mon père m'avaient raconté sur les camps de concentration et les horreurs engendrées par les nazis.

Le 2. décembre 1944, Hagen vécut un bombardement terrible. Ma tante Emmi et mon oncle perdirent tous leurs biens et se mirent à la recherche d'un logement provisoire. Ma tante en reçut un, quant à mon oncle Fritz qui souffrait de crises d'épilepsie, ie fut envoyé à Warstein, dans un hôpital psychiatrique et mourut deux semaines plus tard d'une étrange pneumonie. Pour les nazis, mon oncle vivait une vie qualitativement « sans valeur » et il n'y avait pas de place pour lui dans la société dite nazie. Mon oncle avait 55 ans et était en pleine santé.

Lors de ce même bombardement en décembre 44, ma marraine et son mari, ayant perdu aussi tous leurs biens, eurent le droit de s'installer chez leur fille. Quant à mon oncle Karl, handicapé mental qui vivait aussi chez Tante Marie, il fut lui aussi envoyé à Warstein, et assassiné à peu près en même temps que mon oncle Fritz.

Else, la fille unique de tante Marie chez qui ils s'étaient réfugiés, mourut le 28 février 1945 au cours d'un bombardement.

Je me souviens d'une voisine, qui se trouvait devant sa maison en flammes et qui me cria avec un! Heil Hitler » ironique: C'est ce que nous devons à notre « Führer ».

– meine Tante Emmi – und deren Mann verloren ihren ganzen Besitz und machten sich auf die Suche nach einer Notunterkunft. Die wurde meiner Tante zugewiesen, aber mein an Epilepsie erkrankter Onkel Fritz – sein Name war „Sorgenicht“ – lebte ein „unwertes Leben“, für das es keinen Platz in der „Volksgemeinschaft“ nationalsozialistischer Prägung gab. Er wurde nach Warstein in die Psychiatrie gebracht und starb nach zwei Wochen an einer rätselhaften Lungenentzündung. Onkel Fritz war Mitte 50 und kerngesund.

Bei dem gleichen Bombenangriff im Dezember 1944 wurden meine Patentante und ihr Mann ebenfalls ausgebombt. Bei ihnen wohnte der geistig behinderte Bruder meiner Tante Maria. Wen wundert es, dass Onkel und Tante erlaubt wurde, zu ihrer Tochter zu ziehen. Onkel Karl aber wurde in Warstein zu ungefähr gleichen Zeit ermordet wie mein Onkel Fritz.

Tante Marias einzige Tochter Else, in deren Wohnung sie zusammen lebten, starb am Mittag des 28. Februar 1945 bei einem großen Flächenbombardement.

Ich besinne mich darauf, dass eine Nachbarin vor ihrem brennenden Haus stand und mit zum Hitler-Gruß erhobenen Hand weinend rief: Das verdanken wir unserem Führer! Wer das in dieser Zeit zu rufen wagte, war entweder todesmutig oder hatte nichts mehr zu verlieren.

Am Morgen des 16. März 1945 bot unser Stadtteil ein schlimmes Bild. Kaum ein Haus war stehen geblieben, die Ruinen rauchten und verbreiteten einen beißenden Qualm, vor dem wir uns wieder in den Bunker flüchteten. Unser Schicksal war besiegelt. Wohin konnten wir gehen? Wovon sollten wir leben?

Zeitzeugin Marianne Stitz

Celui qui osait, à le temps-là, crier cela, ne craignait pas la mort ou on n'avait plus rien à perdre.

Le 16 Mars 1945, au matin, notre quartier était en ruines. Rarement une maison était encore debout les ruines fumaient. La fumée était dangereuse et nous devions chercher refuge encore une fois dans le « bunker ». C'était pour nous la fin du monde Où est-ce que nous pouvions aller? De quoi vivre?

Témoin de l'époque, Marianne Stitz

## *Es war für mich ein unbeschreibliches Glücksgefühl...*

Essen, eine Stadt im Ruhrgebiet, am 17. Mai 1943. An der Hand meiner Mutter stand ich vor unserem zerbombten Haus.

Kleine Flammen züngelten am völlig zerstörten Mobiliar. Aus dem notdürftig gelöschten Haus stieg Qualm auf. Dieser Weg aus dem Luftschutzkeller, in dem wir in den letzten Tagen und Nächten immer wieder Schutz suchten, war für mich eines der schlimmsten Erlebnisse meines kurzen Lebens; ich war sechs Jahre alt. Überall lagen Tote und schreiende Verwundete. Die Brände der Stadt färbten den Himmel blutrot. Die Rufe nach der Feuerwehr waren flehentlich, aber sinnlos. Wegen des Löschwassermangels konnte sie fast gar nichts ausrichten.

Während wir vor unserer zerstörten Habe standen, explodierte in unserem Stadtteil, als Folge des Bombardement, ein riesiger Gasbehälter. Ein grelles Blitzen durchzuckte den nächtlichen Himmel, plötzlich war es taghell. Eine Druckwelle warf uns um, und ich wurde bewusstlos. Meine Erinnerungen beginnen erst wieder in einer Turnhalle, in der wir notdürftig untergebracht worden waren.

Die Stadt Essen, Sitz der Firma Krupp, des größten Rüstungsbetriebs in Deutschland, war ständig Ziel britischer Bombenangriffe. Mein Vater, der in dieser Firma Panzerplatten walzte, um den Lebensunterhalt für unsere Familie zu verdienen, wurde noch im Januar 1943 in den Krieg geschickt.

Nächtelang mussten wir in einem überfüllten Luftschutzkeller verbringen.

Auf dem Weg in den Luftschutzkeller konnte ich ab und zu beobachten, wie riesige Scheinwerfer den Himmel absuchten, um die Bomber für die Flakabwehr sichtbar zu machen. Manchmal überquerten schwere Kampf- und Bomberverbände der Alliierten die Stadt Essen, um andere Ziele anzusteuern. Das dumpfe Brummen der Flugzeugmotoren war ein unüberhörbares Anzeichen dafür, dass sie noch voll beladen waren mit ihrer zerstörerischen Fracht.

Nur einmal konnte ich beobachten, wie ein Bomber getroffen wurde, und ich hatte eine naive, kindliche Freude daran, weil es wie ein Feuerwerk aussah. Meine Mutter ermahnte mich daraufhin und sagte zu mir: „Da waren Menschen drin!“

Die einzige Möglichkeit, diesem Elend zu entkommen, war eine Evakuierung ins Sauerland, wo die Schwester meiner Mutter ein Fachwerkhaus besaß.

## *Pour moi, c'était un bonheur indicible...*

Essen, une ville de la Ruhr, le 17 mai 1943. A la main de ma mère, je me retrouve devant notre maison, détruite par des bombes. De petites flammes surgissent en languettes parmi le mobilier complètement détruit, de la fumée s'élève des décombres. La sortie de la cave-abri, où nous avons cherché refuge pendant les derniers jours et nuits, était pour moi une des expériences les plus pénibles de ma jeunesse: j'avais 6 ans. Partout gisaient des morts et des blessés criant au secours. Les incendies de la ville transformaient le ciel en un rouge de sang. Les appels urgents aux pompiers étaient en vain; ceux-là ne pouvaient rien faire par manque d'eau.

Pendant que nous attendions devant ce qui était resté de notre propriété, un gasomètre gigantesque explosa. Un éclair éblouissant déchira le ciel nocturne et fit grand jour. Une onde de pression nous renversa, j'ai perdu conscience. Mes souvenirs reprennent dans une salle de gymnastique, où on nous avait logés.

La ville d'Essen, siège de la maison Krupp, la plus grande entreprise d'armement allemande, avait été la cible permanente de bombardements britanniques. Mon père, qui gagnait sa vie en laminant des plaques métalliques pour les chars de combat, fut encore envoyé en guerre en janvier 1943, tandis que nous passions les nuits dans une cave-abri bondée.

En chemin vers la cave-abri je pouvais parfois observer les phares géants qui éclairaient le ciel pour livrer les avions de bombardement à l'artillerie anti-aérienne. Quelquefois de nombreuses formations d'avions de combat ou de bombardement survolaient notre ville pour attaquer d'autres cibles. Le bourdonnement sombre de leurs moteurs signalait qu'ils avaient leur charge destructrice à bord.

Ce n'était qu'une seule fois que j'ai pu observer comment un bombardier a été frappé. J'ai senti une joie naive et puérile, parce que ça ressemblait à un feu d'artifice. Ma mère m'a exhorté en disant: Il y avait des gens là-dedans!

Das Sauerland, eine ländliche Gegend, war von den Kriegswirren bisher nicht so betroffen. Aber eine Evakuierung war in der Zeit trotzdem nicht möglich, weil in der gleichen Nacht, am 17. Mai 1943, die britischen Bomber die Staumauer der Möhnetalsperre zerstörten.

Die plötzliche Entleerung von über 100 Millionen Kubikmetern Wasser führte zu einer verheerenden Katastrophe, in deren Verlauf über 1.600 Menschen ihr Leben verloren haben. Die Zerstörung der 40 Meter hohen Staumauer hatte schwerwiegende Auswirkungen für das Ruhrtal. Auch das Verkehrsnetz war betroffen, insbesondere die Bahnlinien. Eine vier Meter hohe Flutwelle hatte die Gleise unterspült. Nach ungefähr 2 Wochen war es dann so weit. Ein Güterzug beförderte die Ausgebombten in sichere Gebiete. Auf der Fahrt ins Sauerland zu meiner Tante, wurde unser Zug ständig von Tieffliegern angegriffen. Da auf dieser Route viele Tunnel waren, und der Zug in den Tunnels vor den Tieffliegern Schutz suchte, hatten wir sichere, aber stundenlange Wartezeiten zu erdulden.

Nachdem wir unverletzt und glücklich bei meiner Tante angekommen waren, wurden wir zuerst mit den nötigsten Dingen versorgt, denn wir hatten nichts mehr. Inzwischen wurden auch die ländlichen Gebiete vom Krieg erfasst. Ständig tauchten Tiefflieger auf und schossen auf alles, was sich bewegte. Bombennächte wie ich sie in der Großstadt Essen erlebt habe, gab es glücklicherweise nicht.

Das Ende des Krieges erlebte ich, als amerikanische Soldaten mit schweren Panzern in die Stadt fuhren. Sie waren besonders uns Kindern gegenüber freundlich und entgegenkommend. Sie gaben uns Schokolade, Kaugummi und sogar Bananen. Es waren Kleinigkeiten, die wir bislang entbehren mussten. Es war für mich ein unbeschreibliches Glücksgefühl und zweifellos auch das Ende des Krieges.

**Zeitzeuge Hubert Wild**

La seule chance de fuir cet enfer, c'était d'être évacué au Sauerland, où la soeur de la mère habitait une maison à colombage. Le Sauerland, une région rurale, avait été jusqu'ici peu touché par les troubles de la guerre. Mais d'y être évacué, c'était quand même hors de question à ce moment-là, parce que les bombardiers britanniques détruisirent en cette nuit du 17 mai 1943 le mur du barrage de la vallée de la Möhne, ce qui déclencha une catastrophe dévastatrice et causait plus de 1.600 de victimes. Le bombardement du mur, 40 mètres de haut, avait de graves conséquences pour la vallée de la Ruhr. Le réseau de communications était affecté, surtout les lignes ferroviaires, dont les voies avaient été submergées par une vague de 4 mètres de haut. Au bout de deux semaines un train de marchandises a pu transporter les évacués dans des régions plus sûres. En chemin vers la ville de ma tante notre train a été souvent attaqué par des avions rase-mottes. Grâce à des tunnels fréquents de la région le train y trouvait de l'abri.

Après être arrivés chez ma tante sain et sauf, on nous a fourni de tout dont nous avions besoin. Entretemps les régions rurales étaient aussi atteintes par la guerre. Souvent des avions rase-mottes ont surgi, tirant sur tout ce qui bougeait. Les bombardements nocturnes, comme je les avais vécues à Essen, ne s'y répétaient heureusement pas.

J' ai vécu la fin de la guerre, quand des soldats américains sont entrés dans la ville avec leurs chars. Les soldats étaient gentils surtout envers les enfants. Ils nous donnaient du chocolat, du chewing-gum, même des bananes, des „riens“ tant regrettés. Pour moi, c'était un bonheur indicible et en même temps la fin de la guerre.

**Témoin de l'époque, Hubert Wild**

## *Erinnerung einer Deutschbaltin an den Krieg 1939-1945*

Aufgewachsen in Reval (Tallinn), Estland, als Tochter eines 1887 in St. Petersburg geborenen Lungenfacharztes und einer aus Lettland stammenden Grundschullehrerin, erlebte ich den ersten tiefen Einschnitt in eine bis dahin unbeschwerte Jugend durch den Hitler-Stalin-Pakt 1939 und die in ihm vereinbarte Umsiedlung aller Deutschstämmigen aus dem Baltikum in die durch vertriebene Polen und Juden nach dem Polenfeldzug freigeräumten polnischen Westgebiete.

Mit sog. KdF-Schiffen (Kraft durch Freude) wurden wir über Pommern nach Posen geschickt, wo ich 1940 nach deutsch-baltischen Abiturkursen das Abitur ablegte. Mein Studium der Zahnmedizin durfte ich nur an „östlichen“ Universitäten – Posen, Königsberg oder Breslau – beginnen, nicht aber im übrigen Reichsgebiet. Alle Umsiedler mussten in den bis dahin polnischen Gebieten bleiben. Ein Umzug in das „Altreich“ war verboten.

Während des Studiums in Königsberg heiratete ich meinen ersten Mann, einen im Genesungsurlaub befindlichen schwer verwundeten Leutnant, der nach der Hochzeit im Juni 1944 wieder an die Ostfront musste. Ich wurde schwanger und erlebte, nach zunächst vom Luftkrieg verschonten Jahren, am 28.8.1944 den ersten schweren Luftangriff auf Königsberg. Dabei wurde das Haus, in dem ich wohnte, von Sprengbomben völlig zerstört. Selbst im Luftschutzkeller flog mir ein Eisenschott an den Kopf, so dass ich bewusstlos wurde und mein Kind zu verlieren drohte. Aus den Trümmern befreit, mussten wir durch eine kleine Anlage laufen, die durch überall brennende Stabbrandbomben taghell erleuchtet war. Daher rührt bis heute meine Phobie, brennende Kerzen schnell zu löschen. Nur durch eine von einer Ärztin verordnete Opium-Liegekur in einem verdunkeltem Zimmer gelang es, den Sohn zu retten, der vor wenigen Tagen 60 Jahre alt wurde.

Nach meinem Staatsexamen am 7.9.1944 kehrte ich nach Posen im damals so bezeichneten „Warthegau“ zurück, wo mein Vater nach dem plötzlichen Tod meiner Mutter, die den damals 11 Monate alten Bruder Peter hinterließ, seit 1941 eine Praxis als Lungenfacharzt betrieb. Ihm, wie allen dort arbeitenden deutschen Ärzten, war durch eine Anordnung der Reichsärztekammer verboten, polnische Patienten zu behandeln. Mein sehr christlich eingestellter Vater hielt sich nicht an dieses Verbot, sondern behandelte Polen teils im Kohlenkeller des großen Miethauses, teils in unserer Privatwohnung im 4. Stock.

In der ersten Wohnung, die uns noch zu Lebzeiten meiner damals hochschwangeren Mutter 1940 zugewiesen worden war, hatten wir entsetzt erleben müssen, dass die bisherigen polnischen Bewohner so überstürzt die Wohnung hatten verlassen müssen, dass ihnen nicht einmal

## *Souvenir de la guerre 1939-1945 d'une allemande de la Baltique*

Ayant grandi à Reval (Tallinn), en Estonie, comme fille d'un pneumologue né à St. Petersburg en 1887 et d'une institutrice de la région de Lettland, le pacte entre Hitler et Stalin de 1939 signifia pour moi le premier tournant brutal dans une jeunesse jusqu'ici sans souci, du fait de la décision de faire migrer les allemands baltiques vers les régions d'où on venait de chasser les Polonais et les Juifs.

Sur des bateaux nommés KdF (Kraft durch Freude – la force de la joie) nous fumes envoyés vers Posen en passant par Pommern où j'ai passé le baccalauréat en 1940. Je recus l'autorisation de commencer des études de dentiste seulement dans une université de l'Est Posen, Königsberg ou Breslau, mais pas dans le reste du Reich. Tous les émigrants devaient rester dans les domaines jusque là polonais. Un retour dans l'ancien „Reich“ était interdit.

Pendant mes études à Königsberg j'épousais mon premier mari, un lieutenant blessé en convalescence qui devait retourner au front Est après notre mariage. J'étais enceinte et vécu alors le 28.8.1944, après des années loin de tout combat aérien, la première attaque aérienne grave sur Königsberg. La maison dans laquelle j'habitais fut complètement détruite. Même dans l'abri aérien à la cave, les éclats de métal me volaient au ras de la tête et je m'évanouis et aurait presque perdu mon enfant. Sortis des gravats nous dûmes traverser le quartier éclairé comme en plein jour par les incendits provoqués par des bombes incendiaires. Depuis ce jour la phobie des bougies qui brûlent me poursuit. Mon fils, qui vient d'avoir soixante ans il y a quelques jours, n'a pû à l'époque venir à terme que grâce à l'opium que m'administra une doctoresse et à une cure de repos dans une pièce sombre.

Après mon examen le 7.9.1944 je retournais à Posen dans la région qu'on appelait alors „Warthegau“ où mon père avait un cabinet de pneumologie depuis 1941, car ma mère venait de mourir brutalement en me laissant le soin de mon petit frère alors âgé de 11 mois. Il était interdit à mon père, par une directive de la chambre des médecins, comme à tous les médecins allemands, de traiter des patients polonais. Mon père était très chrétien et ne tenait pas compte de cette interdiction, mais traitait des Polonais dans la cave du bâtiment où nous louions un appartement au 4ème étage.

Dans le premier appartement qui nous avait été imparti en 1940 à l'époque où ma mère était enceinte nous avions du constater que les habitants polonais avaient du quitter si précipitemment qu'ils n'avaient même pas eu le temps de finir les restes de leur repas qui entre temps pourrissaient.

Zeit blieb, die – inzwischen stinkenden – Essensreste zu vertilgen.

Im Herbst 1944 näherte sich die Ostfront rasch Posen. Mein Vater und drei andere deutschbaltische Ärzte sammelten heimlich Benzin, um in dem PKW meines Vaters nach Westen fliehen zu können, nachdem ihre Familien per Eisenbahn evakuiert worden waren. Meinen Bruder Peter (4 Jahre alt) – mein Bruder Erich war mit 17 Jahren zur Wehrmacht eingezogen worden – und mich brachte mein Vater am 20.1.1945 zum Posener Bahnhof. Dort benötigten wir, ungeachtet meiner Sonderberechtigung als Hochschwängere, fünf Stunden, um durch die von Panik befallene Menschenmenge aus der Bahnhofshalle auf den Bahnsteig zu gelangen. Unser Ziel war Parchim in Mecklenburg, wo unsere Hausdame aus Posen Verwandte hatte. Der Fluchtplan der vier Ärzte zerbrach an der Mitteilung, dass Posen zur Festung erklärt wurde. Die Ärzte wurden als Luftschutzärzte dienstverpflichtet und mussten in Posen bleiben. Alle vier kamen in sowjetische Kriegsgefangenschaft, ohne je Soldat gewesen zu sein. Von dreien hat man nie wieder etwas gehört. Mein Vater kam 1946 krank aus der Gefangenschaft zurück und starb 1949. Inzwischen hatte mein erster Mann uns in Parchim gefunden und erschien am 24.3.1945, einem Samstag, als bärtiger Soldat vor der Haustür. Um etwas länger bei mir bleiben zu können, meldete er sich – vorschriftswidrig – erst am Sonntag bei der örtlichen Militärbehörde. Am 26.3. brachte er mich ins dortige Krankenhaus, wo unser Sohn Frank geboren wurde.

Mein Mann, der inzwischen wieder zu seiner Einheit in Ludwigslust zurückgekehrt war, holte uns drei mit einem Privatauto ab, um uns vor den nahgekommenen sowjetischen Truppen nach Westen in Sicherheit zu bringen. Unterwegs hatten wir furchtbare Angst vor den immer wieder tief über uns fliegenden britischen Jagdbombern. Wir verließen das Auto und verkrochen uns in einen Luftschutzgraben neben der Straße. Zum Glück fielen weder Bomben noch Schüsse.

Auf einem neben dem Gut des Gauleiters liegenden Bauernhof bewohnt von einer Familie mit 10 Kindern bekam ich mit Peter und Frank – wie etwas früher mein Mann – Quartier. Mein Mann musste sofort zurück. Bis Oktober 1945 wusste ich von ihm, meinem Vater und meinem Bruder Erich, nichts.

Auf dem Bauernhof bat die Leiterin eines ca. 50 Personen umfassenden Flüchtlingstrecks um Aufnahme.

Mit der Bäuerin und ihren Töchtern bewog ich den Bauern, diese Menschen in der Scheune übernachten zu lassen. Die Leiterin bat mich um Hilfe. Es war ihr nicht gelungen, eine Mutter, die seit Tagen ihr totes Kind in den Armen hielt, zu bewegen, den Leichnam zur Beerdigung freizugeben. Als ich mich dieser Frau näherte, erklärte sich deren Gesicht, als wenn sie mir ihr Glück

En septembre 1944 le front Est se rapprochait de Posen. Mon père et trois autres médecins allemands baltes firent secrètement des réserves d'essence pour pouvoir fuir vers l'Ouest avec la voiture de mon père, après avoir évacué leur famille par le train. Mon père nous conduisit, mon frère Pierre (4 ans) et moi – mon frère Erich avait été recruté à 17 ans – le 20.1.1945 à la gare de Posen. Là nous avons eu besoin de 5 heures, malgré mon droit spécial de femme enceinte, pour passer le hall de la gare bourré d'une foule en panique et arriver sur le quai. Notre but était Parchim en Mecklenburg où notre gouvernante avait de la famille. Le plan de fuite des quatre médecins s'écroula à l'arrivée de la nouvelle que Posen était déclaré forteresse. Ils furent obligés de prendre le service de garde pendant les attaques aériennes. Tous les quatre furent prisonniers de guerres soviétiques, sans jamais avoir été soldats. Nous n'eumes plus jamais de nouvelles des trois autres. Mon père revint malade de détention en 1946 et mourut en 1949.

Entretemps mon premier mari nous avait retrouvés à Parchim et apparut le 24.3.1945, un samedi, en soldat barbu devant notre porte. Afin de pouvoir rester un peu plus longtemps près de moi, il se présenta seulement dimanche – contrairement aux ordres – auprès des autorités militaires. Le 26.3. il me conduisit à l'hôpital où naquit notre fils Frank.

Mon mari qui avait dû retourner auprès de son unité à Ludwigslust, vint nous chercher tous les trois avec une voiture privée pour nous emmener en sécurité, devant l'avance des troupes soviétiques vers l'Ouest. En route nous avions terriblement peur des avions de chasse britanniques qui passaient sans cesse au dessus de nous. Nous quittions la voiture et nous cachions dans le fossé. Heureusement il ne tomba ni bombes, ni coup de feu. Peter, Frank et moi, nous sommes réfugiés dans une ferme appartenant à une famille avec 10 enfants. Mon mari dû repartir tout de suite. Jusqu'en octobre 1945 je ne reçu plus de ses nouvelles, ni de mon père ou de mon frère Erich.

À la ferme, la responsable d'une colonne d'environ 50 réfugiés demanda asile.

Avec l'aide de la paysanne et de ces filles, nous parvîrent à convaincre le paysan de laisser les gens dormir dans une grange. La responsable me demanda de l'aide. Elle ne parvenait pas à persuader une mère dont l'enfant était mort depuis plusieurs jours à le faire enterrer. Lorsque je m'approchais de cette femme, son visage s'éclaira, comme si elle voulait me parler du bonheur d'avoir son enfant, mais à peine m'approchais-je un peu, elle s'enfuit avec son enfant mort. Je n'avais malheureusement pas pu aider.

über dieses Kind mitteilen wollte. Kaum kam ich ihr aber ein wenig näher, drehte sie sich um und lief mit dem toten Kind weg. Leider konnte ich ihr nicht helfen. Eines Tages – das Radio war versteckt, in dem einsam liegenden Gehöft gab es keinerlei Informationen – kam die Bäuerin weinend zu mir und rief: „Frau Evi, kommen Sie schnell, die schlagen unseren Vati tot.“ Ich lief mit ihr in die „gute Stube“. Dort sah ich den am Boden liegenden, blutenden Bauern und zwei Soldaten, die ihre Maschinenpistolen sofort auf mich richteten. Angesichts ihrer für mich fremden Uniformen, vor allem der anders aussehenden Helme, dachte ich mir, dass es sich um Amerikaner handeln müsse. Einer schrie mich an: „Go away, what do you want here?“ Ich kramte mein Schulenglisch zusammen und schrie voller Zorn, der die Angst überdeckte, zurück: „What do you do here? You are not better than the Nazis!“ Da brüllte der Soldat mich an: „Go away or I will shoot you too.“ Da mischte sich der andere Soldat ein und sprach mit seinem Kameraden. Bei ihm hörte ich einen polnischen Akzent heraus. Deshalb sprach ich ihn mit ein paar polnischen Wendungen an, unter anderem mit dem Satz: „Noch ist Polen nicht verloren“. Das weckte sein Interesse als – wie sich herausstellte – US-Soldat polnischer Abstammung. Er fragte mich gründlich aus, woher ich diese Sprache kenne. Als ich ihm viele Details nennen konnte, gleichzeitig aber auf das unfaire Verhalten gegenüber dem Bauern hinwies, ließen die beiden von dem Bauern ab. Die Bäuerin und ich verbanden ihn. Eine ganze Nacht verbrachte ich anschließend damit, ihn von seinen Selbstmordgedanken abzubringen.

Die Amerikaner räumten – wie wir später erfuhren gemäß einem Vertrag mit Stalin – Mecklenburg. Von der kurzzeitig amtierenden britischen Besatzungsmacht merkten wir in unserer Abgeschiedenheit nichts. Die Russen, die dann kamen, erwiesen sich als umgänglich und sogar hilfsbereit. Dennoch wollten mein inzwischen aus amerikanischer Gefangenschaft zurückgekehrter Mann und ich nach Westen übersiedeln. Offiziell ging das nicht, ein Fluchtversuch scheiterte an der inzwischen etablierten Grenze zur britischen Besatzungszone. Schließlich schafften wir es doch, nach einer 10-tägigen Irrfahrt ins Durchgangslager Friedland – ohne Habe. Als es dort flüssige Nahrung gab, hatten wir kein Gefäß, um diese anzunehmen. Erst der Hinweis von Abreisenden, dass es am Lagertor unter Umständen zurückgelassene Behälter gäbe, führte uns zu einem Militärkochgeschirr, das ich heute noch benutze.

Unsere Odyssee führte uns über Dormagen und Köln nach Wiehl.

Zeitzeugin Eva Fuchs

Un jour – la radio était cachée, dans toute la ferme on n'avait plus la moindre information – la paysanne arriva en pleurs vers moi et dit: „Madame Evi, venait vite, ils battent notre père à mort.“ J'accourus avec elle dans le salon. Là je vis le paysan couché par terre, en sang et deux soldats qui tournèrent tout de suite leur arme vers moi. A la vue de leur uniformes qui m'étaient jusqu'alors inconnus et surtout de leurs casques, je pensais qu'il devait s'agir d'américains. Un des deux me cria en anglais: „Partez, qu'est-ce que vous avez a faire ici?“ Je me creusais la mémoire pour rassembler quelques bribes d'anglais et leur cria, dans une colère qui dominait ma peur: „Qu'est que vous voulez ici? Vous n'êtes pas meilleurs que les Nazis!“ Le soldat me hurla: „Partez ou je vous descends.“ A ce moment un second intervint et parla avec son camarade. Chez lui je reconnus un accent polonais. C'est pourquoi je lui adressais quelques phrase en polonais, entre autres: „La Pologne n'est pas encore perdue“. Son intérêt s'en trouva éveillé car il était un soldat américain d'origine polonaise. Il me questionna pour savoir pourquoi je parlais polonais et lorsque je lui eu donné les détails souhaités et que je lui ai faire remarquer la façon ignoble dont ils avaient traité le paysan, ils le laissèrent en paix. La paysanne et moi le pansèrent et je restais tout la nuit à côté de lui, pour l'empêcher de se suicider, comme il en avait l'intention.

Les Américains se retirèrent du Mecklenbourg, selon un accord avec Stalin, comme nous l'apprimes par la suite. Nous n'avons rien remarqué de la courte occupation britannique. Les russes qui arrivèrent alors se montrèrent civils et même serviables. Mon mari, alors rentré de la détention américaine, et moi-même voulions cependant partir à l'Ouest.

Cela n'était officiellement pas possible et notre fuite échoua à cause de la frontière entretemps établie en limite de la zone d'occupation britannique.

Finallement nous y sommes parvenus après 10 jours passés dans le camps de Friedland, sans rien en poche. Lorsqu'il y avait distribution de soupe, nous n'avions même pas de récipient pour en recevoir. Des personnes qui quittaient le camps nous ont alors indiqué un entrepot où nous pûmes trouver des récipients abandonnés et j'utilise aujourd'hui encore cette vaisselle militaire.

Notre odyssee nous conduit finalement à Wiehl, en passant par Dormagen et Cologne.

Témoin Eva Fuchs

## Erinnerungen an die Zeit von 1939-1945

## Souvenirs datant de la période 1939-1945

Ich wurde 1935 geboren, war also 4 Jahre alt, als der Krieg begann. Meine Eltern waren Landwirte. Sie wohnten auf der Farm die „Ferme du Château de Hem“ genannt wurde, ungefähr 600 m vom nächsten kleinen Dorf entfernt. Mein Vater war eingezogen. Meine Mutter, allein mit den Kindern, sorgte sich, denn ein Regiment englischer Soldaten besetzte den Hof der Farm. Sie hatten Stacheldrahtzäune auf den Feldern entlang der Straße aufgestellt, die nach Forest zur Marque führte. Ich erinnere mich, dass Mutter jeden Abend die Tür sorgfältig verschloss.

Im Mai 1940 flüchteten die Zivilisten aus Furcht vor den Kämpfen. Hem lag dicht an der belgischen Grenze, das 1914 überfallen und vorher von englischen Truppen in aller Eile befestigt worden war. Meine Mutter vergrub das Geschirr auf dem Feld, dann bespannte sie einen Pferdekarren mit zwei Pferden, um mit uns nach Boeschepe in Flandern zu flüchten, wo ihre Familie wohnte. Sie wurde begleitet von Henri Senechal, dem Gärtner des Schlosses, seiner Frau und einem Arbeiter der Farm. Die Matratzen lagen auf dem Karrenboden, die Laken waren aufgespannt, um Schatten zu spenden: Der Sommer 1940 war heiß. Im Bereich von Berthem gerieten wir in einen Bombenangriff: Die alliierten Truppen flüchteten in Panik nach Dünkirchen. Anschließend kehrte meine Mutter wegen der Tiere zur Farm zurück: Kühe waren da, doch schon im Besitz anderer Bauern. Mein Onkel und ich fuhren mit dem Fahrrad von meiner Großmutter aus nach Hause. Wir passierten den Fluss Lys auf einer Planke, die Fußgängerbrücke war gesprengt. Eine Transport-Kompanie der Wehrmacht hatte das Schloss besetzt. Die Wagen waren bis zur Hälfte eingegraben und mit Tarnnetzen bedeckt.

Ich erinnere mich an die zugezogenen Gardinen und an den heimlich aufgestellten Posten, damit wir Radio London hören konnten, ohne dass uns die deutschen Soldaten in der Nähe überraschten. Meine Mutter sandte Päckchen an meinen gefangenen Vater und an andere Mitglieder der Familie.

Der Winter 1942 war sehr kalt. Wir wärmten uns mit dem Küchenofen, den wir mit Kohlen und Holz aus dem Besitz der Farm heizten. Die Stromsperrren veranlassten uns, Petroleum-Lampen anzuzünden. Davon gab es zwei im Stall, um die Kühe zu versorgen. Es war Pflicht, die Farmprodukte anzugeben, aber es wurde in dieser Zeit viel getauscht: Der Tausch von Waren und Hilfeleistungen erlaubte jedem, sich allgemein zu verbessern. Es war unmöglich, alle zu versorgen, und einige Einwohner Hems mussten weit laufen, bis sie in den dünner besiedelten Gebieten von Lille – Roubaix – Tourcoing etwas einkaufen konnten. Die Stadtpolizisten, die „gardes fil“ genannt wurden, bewachten die Felder vor und während

Je suis né en 1935; j'avais donc 4 ans à la déclaration de la guerre.

Mes parents, agriculteurs, habitaient la ferme dite « Ferme du Château d'Hem » située à 600 mètres du plus proche petit hameau. Mon père avait été mobilisé et ma mère, seule avec ses enfants, n'était pas rassurée car un régiment de soldats anglais occupait la cour de la ferme. Ils posaient des fils de fer barbelés dans les champs le long de la route qui mène à Forest sur Marque. Je me souviens qu'elle verrouillait soigneusement la porte chaque soir...

En mai 1940, les civils évacuaient dans le désordre dans la peur des combats: Hem était situé près de la frontière avec la Belgique précédemment envahie en 1914 de plus les troupes anglaises fortifiaient à la hâte. Ma mère enterra la vaisselle dans un champ puis utilisa une charrette attelée de 2 chevaux pour nous évacuer vers Boscheete en Flandres où vivait sa famille. Elle était accompagnée de Henri SENECHAL, le jardinier du Château, sa femme et un ouvrier de la ferme. Des matelas recouvraient le plancher de la charrette et des couvertures étaient tendues pour faire de l'ombre: l'été 1940 était chaud. Nous subîmes un bombardement aérien à Berthem: les troupes alliées se repliaient dans le désordre vers Dunkerque.

Ensuite, ma mère revint à la ferme pour retrouver les bêtes: des vaches furent retrouvées, déjà récupérées par d'autres fermiers... Je revins de chez ma grand-mère en vélo avec mon oncle: nous passâmes la rivière de la Lys sur une planche, le pont emprunté à l'aller avait sauté. Une Compagnie de transport de la Wehrmacht occupait le Château. Les camions étaient à demi enterrés et étaient recouverts de filets de camouflage.

Je me souviens des rideaux tirés le soir et du poste de T.S.F. mis en sourdine afin d'écouter Radio-Londres sans que les soldats allemands, tout à côté, ne puissent nous surprendre. Ma mère envoyait des colis à mon père prisonnier et à d'autres membres de la famille.

L'hiver 1942 fût très froid. Nous nous chauffions avec une cuisinière au charbon complété du bois coupé dans la propriété de la ferme. Les coupures de courant nous obligeait à utiliser des lampes au pétrole; il y en avait 2 dans les étables pour permettre la traite des vaches.

La déclaration de la production de la ferme était obligatoire mais le troc était courant à cette époque : les échanges de produits et services permettaient à chacun d'améliorer l'ordinaire. Il était impossible de satisfaire tout le monde et certains habitants de Hem allaient très loin dans des régions moins peuplées que Lille-Roubaix-Tourcoing pour faire des achats. Des gardes municipaux,

der Ernte. Die Lebensmittelkarten existierten während und noch lange Zeit nach dem Krieg.

Mein Vater hatte 2 Jahre auf einem deutschen Bauernhof gearbeitet. Er kam 1942 zurück. Er war der Zivilverteidigung zugeordnet und trug eine Tasche mit einer Gasmasken, die er nie gebraucht hat. Bei jedem Alarm mussten wir in den Keller gehen. Auf Schuhen mit Holzsohlen, die man Galoschen nannte, gingen meine Schwester und ich über kleine Feldwege zu der ungefähr 1.500 m von der Farm entfernten Schule. Dabei kamen wir an der Textilfabrik Lenfant vorbei, die – man weiß nicht warum – während unserer Flucht ausgebrannt war.

1942 erlebte ich die Demontage der Eisenbahn, die zum Bergwerk nach Roubaix führte und deren Verkehr schon seit 1939 eingestellt war. Sie wurde von der deutschen Armee für die Ostfront wieder aufgebaut. Ich beobachtete alles, was sich in den Feldern ereignete und kam täglich zu spät in die Schule. Meine Eltern baten die Leiterin einer Mädchenschule, ob ich mein Mittagessen nicht bei ihnen einnehmen könnte. Als Gegenleistung versprachen meine Eltern Nahrungsmittel. Eines Tages verschwand der Leiter der Jungenschule. Wir sahen ihn nach der Befreiung wieder: auf seinen Schulterstücken die Zeichen eines Kommandanten der marokkanischen Schützen. Er hatte sich General de Gaulle angeschlossen, ohne dass seine Frau informiert war, (das hat sie jedenfalls immer wieder betont).

Im Frühling 1944 sahen wir ein alliiertes Flugzeug, das Probleme hatte, dem Feuer der DCA zu entgehen. Plötzlich griff es ein Jäger der Luftwaffe an, die Besatzung sprang im Kugelhagel ab. Unter dem Beifall deutscher Soldaten, die sich im Hof versammelt hatten, stürzte das Flugzeug in der Nähe von Willems ab.

Unser Hausarzt, Dr. Trinquet, wurde verhaftet und mit anderen Hemern deportiert. Er ist nie wieder zurückgekommen.

Eines frühen Morgens 1944 – ich war achteinhalb Jahre alt – hörten mein Vater und ich Schüsse, die von einem Weg nahe der Eisenbahn kamen. Das war das Massaker von Ascq. Dann explodierten Munitionsdepots im Schloss Lionderie und der Marquise. Die ausgebombten Hemer Familien wurden im Schloss aufgenommen, das die Deutschen verlassen hatten. Und das bis 1953. Anfang September 1944 kamen englische Truppen. Der Krieg ging zu Ende.

Aber wir mussten noch ein Jahr warten, bis die Gefangenen zurückkehrten.

Zeitzeuge Gabriel Boddaert, Association HISTORIHEM

appelés gardes fil, gardaient les champs avant et pendant la récolte. Les tickets de rationnement J1, J2 et J3 furent utilisées pendant et longtemps après la guerre.

Mon père avait travaillé pendant 2 ans dans une ferme en Allemagne; il revint en 1942. Il fût inscrit dans la Défense passive et portait un étui contenant un masque à gaz qui n'a d'ailleurs jamais servi. A chaque alerte, nous devions descendre dans la cave.

Chaussé de chaussures à semelle de bois qu'on appelait des « galoches », j'allais avec ma sœur à l'école située à 1.500 mètres de la ferme par le petit sentier dans les champs, le long de l'usine textile LENFANT qui avait brûlé, on ne sait comment, lors de l'évacuation. En 1942, je vis le démontage de la voie ferrée qui menait des Mines à Roubaix et dont le trafic avait cessé depuis 1939. Elle était récupérée par l'armée allemande à destination du front de l'Est.

Je regardais tout ce qui se passait dans les champs et j'arrivais toujours en retard à l'école ! Mes parents demandèrent donc à la Directrice de l'école des filles que je prenne mes repas du midi chez elle, mes parents fournissaient en échange des produits alimentaires. Un jour, le Directeur de l'école des garçons disparût; nous le revîmes à la Libération avec, sur ses épaulettes, les insignes de Commandant de Tirailleurs marocains: il avait rejoint le Général de Gaulle sans que son épouse soit mise au courant ! (c'est du moins ce qu'elle a toujours déclaré).

Au printemps 1944, nous vîmes un avion allié en difficulté subir des tirs de DCA, puis un chasseur de la Luftwaffe l'abattit, les aviateurs sautèrent en parachute sous le feu des mitrailleuses: l'avion s'écrasa près de Willems sous les applaudissements des soldats allemands massés dans la cour.

Notre médecin de famille, le docteur TRINQUET, fût arrêté et déporté avec d'autres hémois: il n'est jamais revenu.

Un matin très tôt en 1944, j'avais 8 ans et demi, nous entendîmes, mon père et moi, des coups de feu venant de la voie proche de chemin de fer: c'était le massacre d'Ascq. Puis, les dépôts de munitions des châteaux de la Lionderie et de La Marquise sautèrent. Les familles sinistrées de Hem furent accueillies dans la Château, que les allemands venaient de quitter, et ce jusqu'en 1953.

Début Septembre 1944, les troupes anglaises arrivèrent. La guerre allait finir... Mais il fallut attendre 1 an encore pour voir revenir les prisonniers.

Témoin Gabriel Boddaert, Association HISTORIHEM

## Erinnerungen an die Zeit von 1939-1945

## Souvenirs datant de la période 1939-1945

1939 war ich elf Jahre alt. Meine Eltern wohnten in der Rue Jean Jaurès in Hem. Mein Vater wurde nicht eingezogen, weil er schon am Krieg 1914/1918 teilgenommen hatte und bereits 50 Jahre alt war. Ich erinnere mich daran, beim Verlassen der Messe in der Kirche Saint Joseph gehört zu haben „Es ist Krieg“.

Am Montag, dem 20 Mai reisten alle ab. Meine Tante, die Milch in Kartons verkaufte, hatte ein Auto, einen C4. Sie nahm meine Mutter, meine Patin, und die Eltern meiner Patin mit. Ich wurde auf den Benzinkanister gesetzt, den Kopf eingezogen unter der Decke des Autos. Mein Vater fuhr mit dem Fahrrad. Mein 17 Jahre alter Bruder arbeitete bei der Post. Er flüchtete mit seinem Fahrrad gerade bis Amiens. Er sagte, es sei nicht nötig zu fliehen, und dass die Deutschen schon in Amiens wären. Die Leute nannten ihn einen Spion. Das Auto hatte eine Panne nach der anderen. Wir fuhren im Schritt wegen der Straßenblockaden. Und die Zündkerzen taten es nicht mehr. Mein Vater kam auf seinem Fahrrad schneller voran als wir. Er fragte die Leute: „Haben sie einen Wagen mit einem weißen Sack auf der Motorhaube gesehen?“ Es fehlte nämlich an Platz und für das Gleichgewicht packten wir einen großen vollgepackten Sack aus weißem Tuch auf die Haube. Wir wurden in der Nähe von La Bessée von Flugzeugen beschossen. Wir haben in einer Farm in Beuvry geschlafen. Das ist das erste Mal, dass ich im Heu geschlafen habe. Am nächsten Morgen beschlossen meine Eltern, den Konvoi zu verlassen, Zum Glück überlebten wir die Bombardierung in Hesdin, die zahlreiche Tote gefordert hat. Wir schliefen in einem abgelegenen Haus, nachdem wir in einer benachbarten Farm um Erlaubnis gebeten hatten. Wir blieben dort 10 Tage, die Deutschen sind an uns vorbei gezogen.

Meine Eltern kehrten nach Hem zurück. Auf der Straße beschlagnahmten die Deutschen das Fahrrad meines Vaters. Den Rest des Weges musste er zu Fuß zurücklegen. Unser Haus war besetzt von Menschen auf der Flucht, und auch andere Hemer profitierten von unserer Abwesenheit.

In der Schule mussten wir bei Alarm in den Keller einer Fabrik gehen, die 5 Minuten zu Fuß entfernt war. Meistens war der Alarm bereits beendet, bevor wir im Keller angekommen waren. Die Straßenbahn der Route „S“ Roubaix-Hem war überfüllt. Die Leute klammerten sich sogar außen fest. Außerdem ging ich den Weg zu Fuß: viermal eine halbe Stunde jeden Tag.

1944 wurden auch die Schulen geschlossen. Um mein Diplom am 30. und 31. August abzulegen, setzten wir den Unterricht im Hof eines einzelnen Hauses fort.

In der Nacht beobachtete ich in der Ferne den Feuerschein der Bombardierung des Verladebahnhofs von Lille-Déliverance. Es war schön mit all den geräuschlosen Blitzen.

En 1939, j'avais 11 ans. Mes parents habitaient rue Jean Jaurès à Hem. Mon père n'était pas mobilisé car il avait fait la guerre 14/18 et avait 50 ans. Je me souviens avoir entendu en sortant de la messe à l'église Saint Joseph « C'est la guerre! ».

Lundi 20 mai, tout le monde partait. Ma tante, marchande de lait au bidon, avait une voiture C4. Elle emmena ma mère, ma marraine, les parents de la marraine; moi, j'étais assise sur le bidon d'essence, la tête baissée par le plafond de la voiture. Mon père partit en vélo. Mon frère, âgé de 17 ans, travaillait à la Poste; il évacuait jusqu'à Amiens en vélo. Il disait qu'il ne fallait pas partir et que les Allemands étaient déjà à Amiens: les gens disaient que c'était un espion...

La voiture tombait constamment en panne, nous roulions au pas à cause de l'embouteillage des routes et les bougies s'encrassaient. Mon père avançait plus vite que nous en vélo! Il demandait aux gens « Vous n'avez pas vu une voiture avec un sac blanc sur le capot? » Par manque de place, nous avons mis en équilibre sur le capot de la C4 un grand sac en toile blanche rempli d'effets. Nous avons été mitraillé par des avions à La Bassée. Nous avons dormi dans une ferme à Beuvry: c'est la première fois que je dormais dans du foin.

Le lendemain, mes parents ont pris la décision de sortir du convoi: par chance, nous avons évité le bombardement à Hesdin où il y a eu de nombreux morts. Nous avons dormi dans une maison abandonnée en demandant la permission au fermier d'à côté. Nous y sommes restés 10 jours. Les allemands nous ont dépassés...

Mes parents revinrent à Hem. Sur la route, des allemands réquisitionnèrent le vélo de mon père. Il fit le reste de la route debout sur le marche-pied. Hélas, notre maison avait été pillée par des évacués de passage et d'autres hémois profitant de notre absence.

A l'école, lors des alertes, nous devions aller à l'abri dans une usine située à 5 minutes à pied. Le plus souvent, la fin d'alerte sonnait avant notre arrivée à l'abri. Le tramway de la ligne « S » Roubaix-Hem était bondé, des gens s'accrochaient même à l'extérieur; aussi, je faisais la route à pied, une demi-heure quatre fois par jour. En 1944, les écoles étaient fermées aussi, pour passer l'examen du brevet les 30 et 31 août, nous continuions à suivre des cours dans une maison particulière.

Eines Nachts ertranken 6 Personen einer Familie aus Hem im Keller ihres Hauses durch den Bruch einer Wasserleitung. Von da an hatten wir Angst, uns in den Keller zu flüchten.

Wir hatten Lebensmittelkarten: Es gab kein Fleisch, wir ernährten uns von Kartoffeln. Mein Vater fuhr mit dem Fahrrad nach Merville, um dort mit meinem Bruder auf dem Schwarzmarkt 50 kg Kartoffeln zu kaufen. Ich erinnere mich auch daran, dass ich 1940 Kochsalz und Chicorée in Belgien gekauft habe. Weil es verboten war, ging ich durch die Felder. Mein Vater kultivierte Tabakpflanzen in unserem Garten.

Um Milch in der Farm Leplat zu kaufen, mussten wir auf dem Boulevard Clémenceau durch eine Schranke gehen. Ein Wachtposten bewachte den Zugang zum Chateau de la Marquise.

Am 2. September erklärte Michel Delbergue, es sei nötig, Hem zu verlassen. Das Munitionsdepot im Schloss de la Marquise werde gesprengt. Mein Vater lehnte es wegen der Gefahr der Plünderung ab, und er versteckte sich im Kohlenkeller. Wir flohen zu einem Vetter in Bas-Voisinage. Ich war dabei, die Tabakblätter auf einen Faden aufzureihen, um sie so zu trocknen, als die Explosionen begannen. Ein großes Loch im Dach unseres Hauses und die eingestürzten Decken waren die Folgen. Bei unserem Nachbarn, der seine Fenster nicht wie angeordnet geöffnet hatte, blieb kein einziger Stein mehr auf dem anderen.

Samstag ging ich, um Brot in Petit Lannoy zu holen. Ich sah mit Gewehren bewaffnete Männer, die sich in den Feldern versteckt hatten und die die abziehenden deutschen Konvois beobachteten. Das waren FFI. Aus dem Fenster meines Zimmers in der Rue Jean Jaurès sah ich ein deutsches Fahrzeug mit Offizieren und zwei mit Maschinengewehren bewaffneten Soldaten auf den Schutzblechen.

Die Explosionen dauerten mehrere Tage an. Ein Nachbar, Charles Ringot, der mit der Reparatur seines Dachs beschäftigt war, wurde von der Druckwelle der Explosion erfasst und fiel vom Dach. Er wurde dabei getötet.

Ein Schild auf der Rue Jean Jaurès warnte vor der Druckwelle durch Explosionen. Weil wir mit Arbeiten an der Remise unseres Hauses beschäftigt waren, haben wir die Ankunft der Engländer nicht bemerkt. Erst am nächsten Morgen, der Befreiung, habe ich sie gesehen.

Zeitzeugin Rose Gosman, Association HISTORIHEM

La nuit, je regardais au loin les lueurs des bombardements de la gare de marchandises de Lille-Délivrance: c'était beau avec toutes ces fusées éclairantes! Une nuit, toute une famille de 6 personnes, originaire de Hem, périt noyée dans la cave de leur maison suite à une rupture d'une canalisation d'eau; d'où notre crainte d'aller nous réfugier à la cave.

Nous avons des tickets de ravitaillement; j'avais une carte de pain J2 puis J3. Il n'y avait pas de viande, nous mangions des pommes de terre. Mon père allait jusqu'à Merville en vélo avec mon frère acheter au noir 50 Kg de pommes de terre. Je me souvient aussi, en 1940, avoir acheté du sel de table et de la chicorée en Belgique. Comme c'était interdit, je passais par les champs. Mon père cultivait des plants de tabac dans notre jardin.

Pour aller acheter du lait à la ferme Leplat, nous devions passer une barrière Boulevard Clémenceau; une sentinelle dans une guérite gardait l'accès au Château de la Marquise. Le 2 septembre, Michel Delbergue vint annoncer qu'il fallait partir: le dépôt de munitions du Château de la Marquise allait sauter. Mon père refusa par crainte du pillage et se cacha dans la remise à charbon.

Nous sommes allés nous réfugier chez un cousin au Bas-Voisinage. J'étais en train d'enfiler les feuilles de tabac sur un fil afin de les sécher quand les explosions commencèrent. Un trou énorme dans la toiture de notre maison et la chute des plafonds en furent les conséquences. Notre voisin, qui n'avait pas ouvert ses fenêtres comme recommandé, n'avait plus un seul carreau intact.

Samedi, j'allais chercher du pain au Petit Lannoy; je vis des hommes armés de fusils couchés dans les champs et qui surveillaient les convois allemands qui partaient: c'étaient des FFI. Par la fenêtre de ma chambre rue Jean Jaurès, je vis passer une voiture allemande avec des officiers et deux soldats armés de mitraillettes allongés sur les gardes boue.

Les explosions continuèrent plusieurs jours. Occupé à réparer sa toiture, un voisin, Charles Ringot, fut tué par le souffle d'une explosion plus violente et tomba du toit. Rue Jean Jaurès, des panneaux « Danger » signalaient les obus soufflés par les explosions et éparpillés sur la chaussée.

Occupés par les travaux de remise en état de notre maison, nous n'avons pas vu arriver les anglais ; je ne les vis que le lendemain de la libération.

Témoin Rose Gosman, Association HISTORIHEM

## Erinnerungen an die Zeit von 1939-1945

## Souvenirs datant de la période 1939-1945

Im Jahr 1939 war ich 19 Jahre alt. Ich studierte im ersten Jahr Grundschullehrerin an der Schule Jeanne d'Arc in Roubaix. Weil mein Vater Kriegsgefangener im Krieg 1914/1918 war, wurde er nicht mehr eingezogen. Er hatte fünf Kinder, und seine Frau war mit dem 6. Kind schwanger. Ich war die Älteste. Wir wohnten im Bezirk Trois Baudets in Hem.

Am Samstag, den 18 Mai, brachte meine Mutter im Hospital von Roubaix ein totes Kind zur Welt. Am Sonntag, dem 19. Mai begaben wir uns auf die Flucht.

Acht Tage vorher hatte ich bei meinem Vater gelernt, sein Auto zu fahren, einen Peugeot 201. Der Chef meines Vaters, M. Dewavrin, hatte meinem Vater sein Auto, einen Citroen Traction Avant, anvertraut. Wir füllten die Koffer mit Wäsche und Decken. Meine Mutter hatte mir nachdrücklich aufgetragen, mein Kommunionkleid mitzunehmen, da meine Schwester im Jahr 1941 zur Kommunion gehen würde.

Ich fuhr den Traction, mein Vater den Peugeot. Er nahm meine Großmutter mit, die Schwester meiner Mutter mit einem kleinen vierjährigen Sohn, meine zehn Jahre alte Schwester und meine zwei Brüder, 7 und 8 Jahre alt. Wir sind am Krankenhaus vorbeigefahren, um meine Mutter mitzunehmen. Sie legte sich auf eine Matratze hinten im Traction. Mein kleiner Bruder saß neben mir.

Der Motor des Peugeot verlor Wasser: wir mussten regelmäßig Wasser nachfüllen. Ich hupte und wir hielten, um Wasser nachzufüllen.

Am ersten Abend waren wir in Hesdin. Dort fanden wir einen Arzt zur Betreuung meiner Mutter, und wir kamen auch bei ihm unter.

Am zweiten Tag sind wir durch Abbeville gefahren, gerade bevor es einen Bombenangriff gab, den wir in unseren Rückspiegeln beobachten konnten.

An dem Abend haben wir in einer Farm geschlafen. Am dritten Abend dann in einem Hotel außerhalb von Lionce-le-Forêt.

Als wir am nächsten Morgen Benzin aus dem Reservekanister nachfüllen wollten, fing der Traction Feuer. Zum Glück war ein belgisches Auto, das uns folgte, mit einem Feuerlöscher ausgerüstet.

Wir sind schließlich in Sarthe a Sillé-le-Guillaume bei unserer Haushaltshilfe angekommen, die dort wohnte. Wir sind dann nach Trégastel près de Perros-Guirrec gefahren, um dem Chef meines Vaters den Wagen wiederzugeben.

Dort haben wir im Haus der Concierge bis Anfang September 1940 gewohnt.

En 1939, j'avais 19 ans. J' exerçais pour la 1<sup>re</sup> année en tant qu'institutrice à l'école Jeanne d'Arc à Roubaix. Mon père, prisonnier civile durant la guerre 1914/1918 n'était pas mobilisé. Il avait 5 enfants et son épouse enceinte d'un 6<sup>ème</sup> enfant. J'étais o'ainée. Nous habitons dans le quartier des Trois Baudets `a Hem.

Le samedi 18 mai., ma mère accouchait d'un enfant mort-né à l'hôpital de Roubaix. Dimanche 19 mai, nous évacuions.

Huit jours avant, mon père m'avait appris à conduire sa voiture, une Peugeot 201. Le patron de mon père, M. Delwavrin, lui avait confié sa voiture, une Citroen Traction Avant. Nous avons rempli les coffres de linge et de draps. Maman m'a expressément recommandé d'emmenner, ma robe de Communion pour ma sœur qui devait faire sa Communion 1941 !

Je conduisais la Traction. Mon père conduisait le Peugeot et emmenait grand'mère, la sœur de ma mère avec un petit garçon de 4 ans, ma sœur âgée de 10 ans et mes 2 frères de 8 et 7 ans. Nous sommes passés par l'hôpital pour prendre maman que nous avons allongé sur un matelas posé sur la banquette arrière de la Traction. Mon petit frère était assis devant à mon côté.

Le moteur de la Peugeot perdait de l'eau ; régulièrement nous devions rajouter de l'eau. Aussi, je surveillais le compteur de la Traction et à intervalles réguliers, je klaxonnais et nous nous arrêtions pour remplir le radiateur.

Le premier soir, nous étions à Hesdin ! Nous y avons trouvé un médecin pour les soins de maman et nous avons été hébergé chez lui. Le deuxième jour, nous sommes passés à Abbeville juste avant un bombardement que nous avons vu dans nos rétroviseurs. Le soir, nous avons dormi dans une ferme. Le troisième soir, nous avons dormi dans un hôtel abandonné à Lionce - le-Forêt. Le lendemain, le Traction prit feu en remettant de l'essence dans le réservoir. Heureusement, une voiture beige, qui nous suivait, était équipée d'un extincteur. Nous sommes enfin arrivés dans la Sarthe à Sillé - le Guillaume chez notre femme de ménage qui y habitait.

Nous sommes allés, ensuite, à Trégastel près de Perros - Guirrec en Bretagne pur rendre la voiture au Patron de mon père. Nous y avons logé dans la maison du concierge jusque début septembre 1940.

J'ai repris le train avec mon père pour Paris, puis un autocar de Paris à Lille. Mais il y avait une ligne de démarcation et nous n'avions pas de laissez-passer. Je me souviens que le chauffeur a donné une caisse de vin à la sentinelle allemande qui gardait la barrière: celle-ci nous a laissé passer.

Mein Vater und ich nahmen den Zug nach Paris, dann einen Wagen von Paris nach Lille. Aber dort gab es eine Demarkationslinie, und man hat uns nicht passieren lassen. Ich erinnere mich daran, dass der Chauffeur der deutschen Wache an der Schranke eine Kiste Wein gegeben hat. Der hat uns dann passieren lassen.

Das Haus in der Rue Carnot war gleichzeitig mit drei anderen Häusern abgebrannt. Es war vollständig zerstört. Wir fanden eine neue Unterkunft in der Rue Foch. Die Schule Jeanne d'Arc hatte ihre Schüler verloren, Kinder von Industriellen, die evakuiert waren. Ich fand eine Stelle in einer Primarschule für Jungen in Roubaix. Welche ein Unterschied im Milieu und welche Schwierigkeit für eine junge Lehrerin in meinem Alter.

Die Lebensmittelkarten reichten nicht aus, die ganze Familie zu ernähren. Ich fuhr mit dem Fahrrad bis Merville, um dort schwarz 25 kg Kartoffeln zu kaufen. Jede Woche ging ich außerdem nach Ennetière-en-Weppe, um Butter und Eier zu bekommen. Die späten Rückfahrten waren gefährlich, ich überschritt einige Male die Stunde der Verdunkelung, und die Kommandantur befand sich auf meinem Weg zur rue Gustave Delory.

Um der Verpflichtung als Fremdarbeiter in Deutschland zu entgehen, wurde mein Bruder Minenarbeiter in Anniches, dort, wo er seine zukünftige Frau traf. Während der Ferien besuchte ich ihn, trotz der Entfernung, immer mit dem Fahrrad, denn ich scheute, vom Bahnhof Somain mit der Eisenbahn zu fahren. Der Bahnhof war bereits bombardiert.

Mein Vater gehörte zu einer Gruppe, die den Gefangenen Päckchen schickte. Um dieses Unternehmen zu finanzieren, spielte ich Theater in „Truppe der gegenseitigen Hilfe“. Ich spielte eine komische Rolle in „Den Frieden in sich bewahren“ von Georges Courteline oder „Mein Onkel und mein Pastor“ von Jean de la Brete.

Wir mussten einige Male die Wohnung wechseln, bis wir endlich die rue du Docteur Coubron erreichten. Bei jedem Alarm gingen wir in den Keller. Mein Zimmer ging auf die Felder nach Forest-sur-Marque hinaus. Eines Morgens im April 1944 hörte ich die Explosionen, die aus der Richtung des Bahnhofs d'Asq kamen. Das war das Massaker an der Zivilbevölkerung als Folge von Sabotage und der Entgleisung eines deutschen Zugs.

La maison avait brûlé en même temps que 3 autres maisons da la rue Carnot ; elle était complètement pillée! Nous avons retrouvé un nouveau logement rue Foch. L'école Jeanne d'arc avait perdu ses écoliers, enfants d'industriels qui avaient évacué. Je retrouvais, dans l'éducation nationale, un poste dans une école primaire laïque de garçons à Roubaix: quelle changement de milieu et quelles difficultés d'adaptation pour une jeune institutrice de mon âge.

Les tickets de ravitaillement ne suffisant pas à alimenter toute la famille, j'allais en vélo jusqu'à Merville acheter au noir 25 kg de pommes de terre. ; j'allais aussi, chaque semaine à Ennetière- en Weppe chercher du beurre et des œufs

Les retours tardifs étaient périlleux, je dépassais quelquefois l'heure du couvre-feu et la Kommandantur se trouvait sur mon chemin rue Gustave Delory.

Pour éviter de partir en tant que travailleur obligatoire dit S.T.O en Allemagne, mon frère devint mineur de fond à Anniches, c'est là où il rencontra sa future épouse. J'allais le voir pendant les vacances toujours en vélo malgré la distance, car je craignais le chemin de fer et la gare de Somain qui avait été bombardée.

Mon père faisait parti d'une association qui envoyait des colis aux prisonniers. Pour finances l'opération, je faisais du théâtre dans la « Troupe de L'Entre aide » Je jouais des pièces comiques « La paix chez soi » de Georges Courteline ou « Mon oncle et mon Curé » de Jean de la Brete.

Nous avons dû changer plusieurs fois de logement pour arriver enfin rue du Docteur Coubron. A chaque alerte, nous descendions à la cave. Ma chambre donnait sur les champs vers Forest-sur-Marque; j'ai entendu les coups de feu un matin d'avril 1944 provenant de la gare d'Ascq: c'était le massacre de la population civile perpétré suite au sabotage et au déraillement d'un train allemand.

Nous étions aussi dans la cave lors des explosions des réserves de munitions stockées dans le château de la Marquise, mais heureusement, vue la distance, notre habitation n'a pas subi de dégât

Devant l'arrivée des anglais, les soldats allemands sont parties en tirant; j'étais en vélo aux Trois Baudets, je me suis réfugiée chez la maman de Jean Francois Leclercq, actuel adjoint au Maire. Madame Jeanne Duquesne-Haillewaert du café Hem-Bifur a eu moins de chance, elle rentrait à pied de chez ses beaux-parents et a été mitraillée Boulevard Clémenceau.

Témoin René Prevot, Association HISTORIHÉM

Während der Explosion des Munitionslagers im Schloss de la Marquise waren wir auch im Keller, aber glücklicherweise trug unsere Wohnung – durch die Entfernung bedingt – keine Schäden davon.

Vor der Ankunft der Engländer rückten die deutschen Soldaten ab. Ich war mit dem Fahrrad in Trois Baudets, ich bin zur Mutter des Jean Francois Leclerc geflüchtet, der heute Beigeordneter im Rathaus ist.

Madame Jeanne Duquesne-Haillewaert aus dem Café Hem-Bifur hatte weniger Glück. Sie lief zu Fuß zu ihren Schwiegereltern und wurde auf dem Boulevard Clémanceau erschossen.

Zeitzeugin René Prevot, Association HISTORIHÉM

# Z e i t z e u g e n Wiehl - Hem

---

Deutsch-Französischer Partnerschaftsverein  
Wiehl-Hem  
Ansprechpartnerin  
1. Vorsitzende  
Marianne Stitz

Telefon +49 (0) 2262-9555

---